

Tour de France

Les cols des Pyrénées et leurs légendes



Tour de France

Les cols des Pyrénées et leurs légendes

Par la rédaction du Journal Sud Ouest

Indispensables Pyrénées!

En 1910, pour la première fois dans l'histoire du Tour, les coureurs s'élançaient à l'assaut de la haute montagne. Ce massif redouté a fortement contribué à forger la légende de la Grand Boucle.

La nostalgie est au rendez-vous d'un sport qui, ces dernières années, s'est plutôt lamenté de son présent. Ce n'est pas par hasard. Le passé du cyclisme est son grand consolateur. S'il n'est point question de décliner à l'envi le couplet « c'était mieux avant », il faut bien admettre que le sport cycliste doit l'essentiel de la popularité qui lui reste à ses grands anciens. Et donc au théâtre de leurs exploits. Et par conséquent aux Pyrénées.

Avant d'être un terrain de sport de 3 000 ou 4 000 kilomètres, le Tour est d'abord une leçon de géographie française. De plaines en forêts et de vallons en collines, comme chantait Jean Ferrat, il impose aux coureurs une variété qui valorise les coureurs complets. La haute montagne a toutefois une place à part car c'est elle qui révèle les champions. Mais quand on parle de haute montagne, on ne procède pas toujours à un distinguo entre Alpes et Pyrénées.

Sac à douleurs. On a tort. S'il ne s'agissait de pics, de cols et de vallées, on pourrait presque dire que les deux massifs ont chacun leur personnalité, au point que n'importe quel suiveur est tenté d'effectuer la comparaison. Il y a les pro-Alpes et les pro-Pyrénées, comme il y a les chasseurs et les pêcheurs, les amateurs de chats et les amoureux des chiens. Il y a ceux qui trouvent les Alpes grandioses mais vendues au tourisme de masse, les Pyrénées étriquées mais demeurées souvent dans leur jus. Ce sont là appréciations de suiveurs. Les coureurs, en général, jettent tous les cols ensemble dans leur sac à douleurs. À chacun ses classiques. À l'Alpe-d'Huez et Morzine, les Pyrénées opposent Pau-Luchon et son enchaînement de quatre cols — Aubisque, Tourmalet, Aspin et Peyresourde — baptisé « cercle de la mort » par les chroniqueurs du début du XX^e siècle alors qu'il s'agit bel et bien d'un alignement peu circulaire entre Béarn, Bigorre et Haute-Garonne, susceptible d'être emprunté en sens inverse ou avec quelques variantes. Il faut toutefois se garder de réduire les Pyrénées cyclistes à ce célèbre quatuor.

L'Ariège a aussi ses petits cols vicieux comme la Core ou plus encore le port de Pailhères, découvert récemment. Le Béarn présente Marie-Blanque et le Soudet ; le

Pays basque avance le Burdincurutcheta et le port de rai-, rau, le Languedoc-Roussillon, le Jau et le Puymorens ; la Haute-Garonne, le Menté fatal à Luis Ocaria et le Portet-d'Aspet mortel à Fabio Casartelli. On voit par là que les Pyrénées ont du sang sur leurs routes. Dans ce florilège, une place particulière doit être laissée aux stations de sommet. Superbagnères a ouvert la série d'arrivées en altitude en 1961. Puis d'autres ont suivi la tendance : La Mongie en 1970, Font-Romeu en 1973, puis le Pla-d'Adet en 1974, Guzet Neige en 1984, Luz-Ardiden en 1985, mais aussi Cauterets Cambasque, Andorre Arcalis, Piau-Engaly, Lourdes Hautacam et le plateau de Beille, cul-de-sac au milieu de nulle part marqué par les années Armstrong. Toutes ont acquis grâce au Tour une notoriété touristique qu'elles n'auraient jamais obtenue autrement, tout en désignant d'authentiques champions.

Dramaturgie cycliste. D'autres lieux sont entrés dans la légende. Sainte-Marie-de-Campan doit tout à la forge où Eugène Christophe répara sa fourche en 1913. Loures-Barousse, en Haute-Garonne, fut le théâtre de l'abandon de l'équipe d'Italie en 1950. Et l'on passe sur tous ces endroits improbables et escarpés où des coureurs de renom ont connu la chute ou la défaillance, leur conférant un caractère dramatique. En somme, le Tour ne peut pas plus se passer des Pyrénées que l'inverse. Elles constituent un élément essentiel de la dramaturgie cycliste, et chaque fois que les organisateurs ont voulu les escamoter, le plat a singulièrement manqué d'épices. Il est vrai qu'à la différence des Alpes, elles favorisent l'offensive et les coureurs entreprenants. À cela plusieurs raisons.

Si les cols pyrénéens sont souvent moins longs que les alpestres, ils sont situés plus près les uns des autres avec des passages plus courts dans les vallées. Ainsi, un

coureur échappé aura moins de risques de se faire rejoindre, comme l'a démontré dans l'époque moderne Richard Virenque, vainqueur à Cauterets et Luz-Ardiden. Ce terrain peut aussi favoriser des coureurs plus modestes mais audacieux, comme le Béarnais Bernard Labourdette, triomphateur à Gourette en 1971, ou Javier Otxoa en 2000 à Hautacam avec Lance Armstrong à ses trousses. Il est toujours plus difficile à une forte équipe de s'organiser pour aller chercher un échappé dans les Pyrénées que dans les Alpes, où les leaders envoient souvent leurs seconds couteaux en éclaireurs dans les vastes vallées de la Maurienne ou de la Romanche pour parer à toute éventualité fâcheuse. En cela, les Alpes sont plus «tactiques» que les Pyrénées, où il est souvent difficile de rattraper une mauvaise inspiration ou un placement approximatif. Pour défendre un maillot jaune, mieux vaut se trouver dans les Alpes.

Veillons toutefois à ne pas procéder à d'abusives généralités. Comme tous les plus de 2 000 mètres, le Tourmalet présente une difficulté comparable aux grands cols du Queyras (Izoard, Vars) ou du Dauphiné (Madeleine, Glandon, Croix-de-Fer). Mais les cols de la Chartreuse (Granier, Coq, Cucheron), guère supérieurs à 1 500 mètres, ressemblent fortement à certains cols du Béarn ou de l'Ariège. Ce qui fait la véritable difficulté de la haute montagne, c'est d'abord l'enchaînement des cols qui finit par user les organismes bien plus efficacement qu'une « course de côte », fût-ce à l'Alpe-d'Huez. C'est aussi sa situation dans l'épreuve, en début ou en fin de Tour. C'est enfin la météo, et sur ce plan, les Pyrénées, souvent pluvieuses ou brumeuses, offrent une rigueur largement équivalente à celle des Alpes. Les plus convaincus sont d'ailleurs les coureurs eux-mêmes, et depuis longtemps. Il suffit

d'observer les visages douloureux, boueux et grimaçants des premiers escaladeurs sur les photos d'archives pour comprendre que franchir les Pyrénées est d'abord une affaire de courage. C'est pour cela que le public s'y bouscule toujours, un siècle après leur exploration par un journaliste de « L'Auto » nommé Alphonse Steines. Différence notable : on y monte en camping-car.

Par Hervé Maturin

Un méchoui sur l'estomac

Le premier passage du Tour de France dans la principauté reste marqué par la défaillance de Jacques Anquetil et, une fois n'est pas coutume, la malchance de Raymond Poulidor.

Quel Tour que ce Tour 1964 ! Frappé au coeur le 11 juillet, lors de l'étape Bordeaux-Brive, par l'accident de Port-de-Couze (Dordogne) qui fait neuf victimes parmi les spectateurs qui attendaient le passage de la course, il trouvera, le lendemain, son dénouement dans le mémorable mano a mano du Puy-de-Dôme entre Anquetil et Poulidor qui divisera définitivement la France des années 65 en deux clans : les anquetilistes et les poulidoriens... Et permettra à Maître Jacques d'entrer dans la légende du cycle comme le premier quintuple vainqueur de la course des courses...

À l'entrée dans les Pyrénées, le parcours du Tour passe pour la première fois le sommet andorran de l'Envalira. Et même deux fois, en fin de Perpignan-Andorre et au départ d'Andorre-Toulouse. Une innovation assez hardie pour une terra incognita de la caravane du Tour. Seulement, entre les deux, se situe un dimanche de repos, le 5 juillet. Le peloton met pied à terre à Ax-les-Thermes. Le lendemain, ça sera la le étape... celle au cours de laquelle le mage Bellone a prédit à Anquetil qu'il abandonnera et connaîtra les pires malheurs.

Le méchoui de Radio Andorre. Est-ce le besoin de trouver un réconfort ou

simplement le caractère volontiers festif et provocateur du Normand qui a repris le dessus ? Toujours est-il qu'alors que ses adversaires mettent à profit cette journée sans course pour se reposer et faire une sortie à vélo afin de ne pas briser le rythme, lui ne fait rien de tel. Avec son épouse et son directeur sportif, Raphaël Geminiani, il répond à l'invitation du méchoui de Radio Andorre. Les clichés du jour le montrent assis sur un caisson, dévorant sa pièce de mouton à belles dents tandis que le grand « Gem » lui remplit un gobelet de ce qui paraît bien être de la sangria. Une scène charmante mais qui évoque davantage la journée de retrouvailles de rapatriés d'Afrique du Nord que le temps de repos d'un champion en plein Tour de France... Un méchoui n'a jamais constitué la préparation idéale. Ayant eu vent de cet écart, l'Auvergnat Antonin Magne et le Provençal Raoul Rémy, les patrons de Poulidor et de Bahamontés, qui ne sont pas nés de la dernière pluie, poussent leurs champions à tester la digestion d'Anquetil dès que l'occasion va se présenter.

L'Envalira, enveloppé dans un épais brouillard, se dresse devant le peloton, dès le départ de cette fameuse quatorzième étape. Jamais simple de grimper un gros col à froid, un lendemain de jour de repos. C'est même le type d'exercice qui peut terroriser un peloton. Federico Bahamontès et quelques Espagnols, dont Julio Jimenez, attaquent d'emblée. Poulidor les suit, apparemment dépourvu d'intentions belliqueuses car il restera 200 kilomètres à avaler avant de parvenir dans la Ville rose. Mais très vite leur parvient l'information que subodoraient leurs madrés « coaches » ; non seulement Anquetil ne les accompagne pas, mais il est très mal, laissant filer plusieurs autres groupes, glissant inexorablement. Le coup de bambou, sinon du mage, du moins de la sorcière aux dents vertes que tous les champi-

ons redoutent. Il se pense alors au bord de l'abandon, tétanisé, ne parvenant plus à faire tourner ses jambes, les poumons asphyxiés.

Son fidèle Louis Rostollan est resté à ses côtés. Il l'entend parler d'abandon et lui rétorque « Merde ! Souviens-toi que tu t'appelles Anquetil ! » Il reste 6 kilomètres à gravir. Ils seront très difficiles mais dans sa tête, fouettée par la pique de son ami, provençal, Anquetil commence à être un peu mieux au fur et à mesure que le sommet approche. Le champion sait alors qu'il peut surmonter sa défaillance mais il lui faudra des circonstances de course favorables. Ces circonstances, il va les trouver et savoir les forcer... Il se lance dans la descente la plus vertigineuse et risquée qu'il ait jamais accomplie.

Sauver le maillot jaune. Quand on est un champion, on rencontre souvent la chance. Anquetil la côtoie trois fois ce jour-là. Dans le brouillard très dense qui accompagne cette descente vertigineuse, il peut se guider avec les feux arrière des véhicules de presse qui ont laissé filer les attaquants pour rester avec lui, là où se passe l'événement... Il rattrape un premier groupe. C'est celui des « Pelforth » de Maurice de Muer qui essaient à tout prix de sauver le maillot jaune, de toute façon en sursis, de Georges Groussard, le héros de la première partie de ce Tour. Les solides Anglade, Janssen, Delberghe, Fouché deviennent les auxiliaires d'Anquetil, les artisans de sa remontée. Et ce qui devait arriver se produit. A 30 kilomètres de Toulouse, la jonction est faite avec l'avant. Mais le miraculeux rétablissement d'Anquetil n'est pas fini. Poulidor crève et, dans l'affolement qui suit, le mécanicien du si méticuleux Antonin Magne parvient à faire tomber le Limousin, ce qui

fausse le cadre de son vélo. Avant que Poulidor ait pu reprendre la route et son rythme, le groupe de tête, toujours amené par le train des « Pelforth » et dans lequel Anquetil s'est calé, file vers Toulouse. Au terme de cette folle étape, Poulidor, qui aurait pu terrasser son rival, coupe la ligne avec un passif de 2 minutes 36...

Baroud de « poupou ». C'est le sprinter belge Édouard Sels qui s'impose dans la Ville rose mais c'est le formidable renversement de situation entre les deux champions français que la chronique du Tour retiendra. Il restera à Anquetil à consulter un pneumologue le soir à Toulouse pour qu'il le rassure sur ses ennuis respiratoires de l'Envalira, puis à gagner les deux contre-la-montre, à commencer par celui qui conduit de Peyrehorade Bayonne. Et malgré le formidable baroud de « Poupou » dans le Portillon, qui lui permet de remporter à Luchon une de ses plus belles victoires en solitaire, puis au Puy-de-Dôme, Anquetil conserve une avance de 55 secondes pour remporter, le 14 juillet, son cinquième et dernier Tour de France...

En 65, le dernier grand défi de Maître Jacques se portera sur l'époustouflant doublé Critérium du Dauphiné et Bordeaux-Paris. Un pari fou sur un même week-end. Mais il ne se risquera plus sur les routes du Tour. Sans pour autant penser que Poulidor, son rival malheureux, ne parviendrait jamais à forcer le destin lors des années suivantes, celles qui précéderent l'ère du merckisme et qui virent successivement Felice Gimondi Lucien Aimar, Roger Pingeon et Jan Janssen s'imposer à Paris.

Par Jean-Claude Felon

PLATEAU DE BEILLE

Gagner ici, c'est gagner le tour!

Les 4 étapes arrivées au plateau de Beille ont toutes été remportées par le futur vainqueur du tour de France. Découvert par le peloton en 1998, ce col hors catégorie n'était accessible, dix ans plus tôt, que par un chemin de terre à peine praticable.

Sur le plateau de Beille, nous renseigne un Toulousain qui a l'air de s'y connaître. Les deux ingrédients essentiels sont réunis. Un, le sol est humide. Deux, il y a pas mal de bouses de vache. Le terrain est donc propice à la cueillette du psilocybe. Du coup, des voitures immatriculées 31, remplies de jeunes gens enthousiastes, viennent se garer chaque automne sur le plateau, entre la fin septembre et les derniers soupirs d'octobre. De temps en temps, des gendarmes les y attendent avec une paire de jumelles. C'est la saison du champignon hallucinogène, celui qui, dit-on, fait s'envoler les poulets rôtis, et qui se monnaie environ 50 euros la poignée sous les manteaux du centre-ville de Toulouse. Mais aucune consommation de « psilo », fût-il du meilleur cru du plateau, n'aurait pu provoquer une hallucination aussi incroyable que ce que la réalité elle-même a amené, en moins de quinze ans, au sommet de Beille.

Au milieu des années 1980, un chemin de terre cahoteux et solitaire grimpeait en zigzags le long de la montagne depuis Les Cabannes, village accroché au pied du col à 535m d'altitude, jusqu'au plateau, à près de 1 800 mètres. Il était tout juste praticable. Alors, imaginer qu'un jour, une foule de plus de 150 000 person-

nes refermerait son chaleureux étau sur cet itinéraire indécis pour voir triompher quelques uns des plus grands champions cyclistes de leur époque ; imaginer que les lacets caillouteux des bergers et des cueilleurs de cèpes allaient devenir une Alpe d'Huez pyrénéenne, où un Américain au nom d'astronaute planterait sa bannière étoilée au sommet ; imaginer que le tranquille pâturage des vaches ariégeoises et des chevaux de Mérens à la robe noire zain allait devenir un podium à nul autre pareil, parce que capable de toujours désigner celui qui doit remporter le Tour de France ; oui, imaginer tout cela au milieu des années 1980 relevait d'une hallucination qui ne doit rien aux champignons non conventionnels qu'on peut débusquer par ici.

Impossible de se croiser. « C'est un rêve auquel on n'aurait jamais cru quand on a commencé », reconnaît avec le recul Patrice Gau. Aujourd'hui directeur de l'Office de tourisme de Luchon, cet ancien footballeur a été le directeur de la station de ski de fond du plateau de Beille pendant 16 ans, de sa création en 1987 à 2003, et il fut l'un des principaux artisans de la venue du Tour de France. Entre le canton très touristique d'Ax-les-Thermes et celui de Tarascon-sur-Ariège, porte de la Haute-Ariège, le canton des Cabannes a longtemps souffert d'une économie fragile et de l'exode rural. Ce fut une question de survie locale que de créer une station de tourisme au plateau de Beille -la dernière station en date créée dans les Pyrénées- pour en faire un haut-lieu du ski de fond.

La construction du premier bâtiment de la station débute en 1988. Dans les courses régionales d'Emilie-Romagne, en Italie, un coureur amateur de 18 ans

nommé Marco Pantani ne le sait pas encore mais il a rendez-vous dix ans plus tard avec ce décor pelé dont il sera le premier à écrire la belle histoire. « Le bâtiment a été livré en 1989, se souvient Patrice Gau. Pendant trois ans, le col est resté à sens unique alterné le matin, on ne pouvait que monter, jusqu'à 13 heures, et l'après midi, on ne pouvait que descendre, à partir de 14 heures. Il était impossible de se croiser.» Les premières années, quelques milliers de personnes montent l'hiver pour pratiquer le ski de fond. Mais ce cul de sac de presque 16 km de long et de 1 300m de dénivelé reste impressionnant. C'est à ce moment-là que le Vélo vient aux Hommes. Germain Authie, conseiller général des Cabannes et sénateur de l'Ariège, l'homme qui porte le projet depuis ses débuts, et le directeur de la jeune station Patrice Gau, vont faire un rapprochement improbable.

« On se demandait comment changer l'image de cette route, explique Gau, comment en faire une route touristique, alors qu'elle restait compliquée à monter, qu'elle faisait encore peur, même si elle avait cessé d'être à sens unique. Et puis on a pensé à L'Alpe d'Huez. C'était le même dénivelé, la même configuration... Et c'était un col mythique du Tour de France. » La montée vers L'Alpe d'Huez, ses 21 lacets, ses Hollandais volants des années 1970-1980, son histoire d'amour avec le Tour de France commencée en 1952, sa carte postale en noir et blanc de Fausto Coppi triomphant sur une route de cailloux... La montée vers L'Alpe d'Huez, lestée de grands souvenirs cyclistes, populaire entre toutes, était à peu près aussi longue que cette inquiétante route de Beille (13,8 km pour la première, 15,9 km pour la deuxième), avec la même pente moyenne à 7,9%, la même déclivité maximale aux alentours de 10,7%.

Un col interminable. Il fallait oser faire le rapprochement, les Ariégeois l'ont fait. Francis Auriac, l'organisateur de la Route du Sud, examine, le site. « Il a trouvé effectivement que c'était un petit Alpe d'Huez », assure l'ancien directeur du site. En 1995, la course par étapes midi-pyrénéenne y organise une arrivée, l'étape est remportée par l'Espagnol Carmilo Mirandi. La Route du Sud allait revenir six fois de plus à Beille, entre 1996 et 2002, sacrant des coureurs comme Laurent Roux (1997), Armand de las Cuevas (1998), Lance Armstrong (1999) ou Levi Leipheimer (2002). A partir de 1995, en plus de la Route du Sud, plusieurs courses locales commencent à ajouter ce col interminable à leurs parcours.

La Ronde de l'Isard, épreuve amateur internationale, monte à son tour à Beille. Une cyclo sportive, fondée par quatre copains du coin, « l'Ariégeoise », emprunte la route pour une première édition qui réunit 350 participants. Cette fois, le chemin a son histoire et l'histoire fait son chemin : Marco Pantani est déjà connu du grand public, avec ses deux maillots blancs de meilleur jeune du Tour de France (1994, 1995) et ses deux étapes remportées en 1995 ; le plateau de Beille est encore un de ces cols anonymes que la Grande Boucle n'a jamais caressés, mais il a été repéré par le milieu des courses à étapes. Le rendez-vous approche. Un jour d'arrivée d'étape du Tour de France en Andorre, Francis Auriac convainc le patron du Tour, Jean-Marie Leblanc, de survoler le plateau de Beille en hélicoptère. Leblanc est intéressé. « Les gens du Tour sont venus étudier sur place la faisabilité d'une arrivée d'étape, reprend Patrice Gau. Le gros problème, c'est qu'il n'y avait pas d'infrastructures, juste un bâtiment de 1700 m² avec quelques salles, un restaurant, des sanitaires, il a fallu faire des travaux colossaux. » La société organisatrice du Tour,

Amaury Sport Organisation (ASO) teste le site en conditions de course, en septembre 1997, avec une arrivée du Tour de l'Avenir. Cet automne-là, à Paris, lors de la présentation du parcours du Tour 1998, deux arrivées inédites sont dévoilées : les Deux-Alpes et le plateau de Beille. Deux sites sur lesquels Marco Pantani va bâtir sa victoire finale, la première d'un Italien depuis Felice Gimondi, 33 ans plus tôt, en 1965.

Magique. Le mercredi 22 juillet 1998, la 11^e étape du 85^e Tour de France cycliste part de Luchon, où l'Allemand Jan Ullrich a revêtu la veille le maillot jaune, et rallie en 170 km ce que le monde entier va découvrir. Patrice Gau raconte : « Tout le bâtiment était dévolu aux organisateurs, on avait réalisé des terrassements sur une superficie équivalente à quatre terrains de foot, le public arrivait en nombre. Contrairement à d'autres stations, nous n'avions pas de centre urbain. On était 130 bénévoles. Et ce qui s'est passé ce jour-là, c'était magique. C'était dix jours après la finale de la Coupe du Monde de football (remportée par la France, 3-0, contre le Brésil, NDLR), on était encore dans l'euphorie du match. Ce fut une vraie fête populaire. Ce jour-là, notre rêve s'est réalisé. » L'affaire Festina, marquée par l'exclusion de Richard Virenque et de ses coéquipiers quatre jours plus tôt, a beau défrayer la chronique, se poursuivre sur le terrain judiciaire sur fond de scandale, le grand public ne sait pas encore qu'il acclame le peloton d'une époque qui restera sulfureuse. Et l'étape est grandiose.

Le maillot jaune Jan Ullrich crève au pied du col. « Grâce à un minuscule bout de silex qui a dégonflé la roue d'Ullrich, le Tour est toujours vivant », racontera «

Sud Ouest » le lendemain. Marco Pantani laisse revenir le vainqueur de la Grande Boucle précédente, pour mieux le lâcher ensuite. Le « Pirate » est sûr de ses moyens. Comme dans L'Alpe d'Huez, où il a déjà gagné deux fois en 1995 et en 1997, ou comme dans la station ariégeoise voisine de Guzet-Neige, où il s'est imposé en 1995, il dispose le long de la montée vers Beille d'un terrain favorable à ses attaques. Il est au sommet de son art. Dans une portion à 10,5%, l'une des plus dures, au cinquième kilomètre de l'ascension, il démarre.

Par Nicolas Espitalier

La ville de la première fois

Comme Pau, Luchon est indissociable du Tour de France dans les Pyrénées. La station thermale a contribué à forger les plus belles histoires de la grande boucle.

L'histoire du Tour de France dans les Pyrénées commence ici, à Bagnères de-Luchon, première et unique ville étape du massif montagneux. Nous sommes le 19 juillet 1910. La cité thermale est déjà une des plus réputées de France. Edmond Rostand y possède une maison, Gustave Flaubert, Prosper Mérimée, Alexandre Dumas ou Guy de Maupassant font partie des illustres personnages ayant construit sa gloire. Le choix de Bagnères-de-Luchon -que l'on nomme déjà Luchon sans qu'on sache vraiment qui a institué ce raccourci- par les organisateurs de la course n'est sans doute pas étranger, à cette fréquentation régulière de célébrités et à l'élégance des lieux. Une élégance due en partie à Antoine Mégret, baron d'Étigny, bienfaiteur de la ville. C'est lui qui relança les thermes et fit ouvrir l'avenue qui porte toujours son nom et où se sont installés les commissaires du Tour de France. Le « Luchon Thermal », journal local de l'époque, raconte cette journée mémorable dans un petit article publié en page intérieure. On peut notamment y lire ceci : « Une foule énorme attendait, mardi 19 courant, les coureurs du Tour de France, qui faisaient une fin d'étape dans la Reine des Pyrénées. Nos vaillants routiers, qui partirent de Perpignan par une route très dure, à 3 heures du matin au nombre de 62, arrivaient 59, les trois autres ayant eu leur machine cassée. Les frères Castaing, propriétaires du Café Divan (Hôtel de la Paix) où était le contrôle officiel, avaient

très bien fait les choses et on put à son aise attendre les coureurs... L'arrivée de Lapize fut accueillie par des hourras et par la Marseillaise qu'attaquèrent vivement les Tziganes du café Divan. Georget, Faber, Cruppelaudt arrivèrent peu après lui et ce fut un défilé de coureurs jusqu'à 10 h 30 du soir. »

Le journal raconte aussi que « des ordres furent donnés au contrôle du Casino pour que coureurs et soigneurs puissent entrer gracieusement et assister à la fantasia et au superbe concert vocal et instrumental organisé en l'honneur du Tour de France. » Fait rare dans les annales du Tour, il y eut même un banquet le lendemain, mais seuls les organisateurs et les journalistes y furent conviés. Les coureurs, eux, avaient besoin de reprendre des forces au cours de cette journée de repos avant, d'aborder les 350 kilomètres qui séparent Luchon de Bayonne. Le départ, de cette étape gigantesque fut donné le 21 juillet devant le Casino à 3 h 30 du matin, Octave Lapize en fut encore le vainqueur 14 heures pour atteindre l'arrivée...

Cent ans plus tard, le Tour fait toujours étape à Luchon. Il s'y arrête en moyenne une année sur deux : l'histoire d'un jour s'est transformée en histoire d'amour avec son lot de joies et de peines, de petites anecdotes et de moments inoubliables. Les allées d'Étigny, où pendant longtemps se sont déroulées les arrivées, ont vu triompher les plus grands ; Frantz, Thys, Magne, Maes, Koblet, Bahamontes, Merckx, Ocana... Même Poulidor, l'éternel second, a remporté une étape en 1964.

Victoire de Biquet. Mais le grand homme de Luchon, c'est peut être Jean Robic. Ses deux victoires ont chacune une histoire pittoresque. En 1949, celui que l'on surnommait Biquet ou Gueule cassée, parce qu'il tombait souvent et avait une tête de boxeur, s'échappe en solitaire mais chute dans la descente de l'Aubisque à cause d'un patin de frein défectueux. Il s'arrête dans un bar, remplit ses bidons et demande un bouchon de liège avec lequel il répare son patin. Il s'impose brillamment, pourtant sa victoire passe pratiquement inaperçue car pour la presse l'événement du jour avait eu lieu dans le Tourmalet où Coppi, dans un geste de grande élégance, avait tendu son bidon d'eau à son plus grand rival Bartali.

En 1953, la victoire de Biquet est un peu plus contestable. Trop léger, il manque de vitesse dans les descentes. Il a alors l'idée de faire lester un bidon avec du plomb. Il se livre alors à une incroyable gymnastique. Au sommet des cols, il récupère ce poids supplémentaire de 9 kg. Arrivé, en bas, il le passe à un spectateur en lui demandant de le remettre à son directeur sportif, lequel se précipite en haut du col suivant. Ce subterfuge est découvert par les organisateurs qui ne peuvent rien faire d'autre que d'ajouter l'année suivante dans le règlement du Tour qu'il est interdit de lester les vélos dans les descentes.

Si Robic a construit une partie de sa légende, à Luchon, Luchon a construit la sienne en 1926. Le 8 juillet de cette année là, 76 coureurs partent de Bayonne à 2 heures du matin sous une pluie fine. En cours de route, le temps se gâte encore et au pied de l'Aubisque c'est un véritable déluge qui s'abat sur les Pyrénées. Les cols sont franchis dans des conditions climatiques incroyables. La neige se mêle à

la pluie et plusieurs cyclistes s'arrêtent chez des habitants pour manger, se reposer et se réchauffer. Le Belge Lucien Buysse est le premier à sortir de cet enfer. Il s'impose à Luchon avec 25 minutes d'avance sur l'Italien Bartolomeo Aymo. Maillot jaune au départ, Van Slembroeck pointe à près de deux heures. A 21 heures, seuls 21 coureurs ont franchi la ligne. D'autres arrivent dans la nuit, frigorifiés, épuisés, couverts de boue. Quant aux voitures des officiels, engluées dans la boue ou perdues dans la montagne, la plupart ne rejoindront la ville que le lendemain. Finalement, 47 coureurs sont classés, dont une quinzaine arrivés en... autobus. En effet, paralysés par le froid, ces quelques cyclistes se sont arrêtés sous un abri à Bagnères-de-Bigorre pour se reposer. Trop fatigués, ils ont emprunté un bus qui passait par là et ont demandé au chauffeur de les conduire à Luchon.

Les organisateurs n'ont aucun mal à découvrir la supercherie, puisque c'est à eux que le chauffeur présente la note. Un moment interloqués, ces derniers finissent non seulement par payer, mais en plus ils repêchent les coureurs afin de présenter un peloton suffisamment étoffé pour les étapes suivantes.

Contre-la-montre. Il paraît que le nom de « l'autobus » donné aux mauvais grimpeurs qui se regroupent dans les cols pour faire l'ascension ensemble est lié à cette affaire. Autre affaire, celle-là jamais élucidée, la mésaventure qui arriva à Roger Lapébie en 1937. Elle nous est contée par sa nièce par alliance, Brigitte Lapébie. « Avant de prendre le départ de l'étape, mon oncle avait décidé d'aller rouler un peu. Bien lui en prit car son cadre se cassa. En l'examinant, il s'aperçut qu'on le lui avait scié. S'il n'était pas parti s'échauffer, il aurait pu avoir un acci-

dent, et de toute façon il aurait été éliminé car à l'époque on ne pouvait pas changer de vélo. Un temps les Belges ont été soupçonnés, mais nous n'avons jamais su le fin mot de l'histoire. »

Brigitte Lapébie, belle-fille de Guy et épouse de Serge, décédé accidentellement en 1991, vit aujourd'hui à Luchon dont elle est un peu la mémoire cycliste. Conseillère municipale, c'est en partie grâce à elle que le Tour revient y faire étape en 2010 après s'être absenté pendant douze ans. La fois d'avant, c'était en 1998. Triste souvenir. La victoire revient à Rodolfo Massi, maillot à pois, inculpé quelques jours plus tard pour « importation, offre et cession de substances vénéneuses ». Il est soupçonné de participer au trafic de produits dopants en cette année de tous les scandales qui voit l'équipe Festina renvoyée dans ses foyers. Massi a peu de chance d'être fait citoyen d'honneur de la ville. Mais d'autres restent inoubliables.

On a évoqué Robic, on peut aussi parler de Merckx. Outre sa victoire en 1972, il a marqué les esprits en refusant symboliquement de porter le maillot jaune qui lui revenait de droit au départ de Luchon en 1973, au lendemain de la dramatique chute de Luis Ocana dans le col de Menté ». Le Belge était entré dans la légende des Pyrénées quatre ans plutôt en prenant le risque de réaliser un incroyable numéro entre Luchon et Mourenx alors qu'au départ de l'étape il possédait déjà plus de huit minutes d'avance sur son principal rival. C'est à la suite de ce coup de panache que lui fut donné le surnom de « Cannibale ».

Quatre grands noms manquent cependant au palmarès de Luchon: Anquetil, Hinault, Indurain et Armstrong. Pour les deux derniers, cela s'explique par le simple fait que le Tour a boudé la cité thermale de 1983 à nos jours, exception faite de 1998. Pour Anquetil, c'est à moitié surprenant. Ce faux grimpeur mais vrai champion n'a gagné qu'une seule étape dans les Pyrénées (Pau-Bagnères-de-Bigorre en 1963). Quant à Hinault, il figure tout de même au palmarès, mais à celui de la deuxième étape de la ville : Super-Bagnères, qui est située sur la commune de Luchon. C'est en 1961 que la Société du Tour décide pour la première fois d'abandonner les Allées d'Étigny pour prolonger le plaisir avec les 18 kilomètres qui mènent à la station de ski. Cette année-là, l'Italien Imerio Massignan s'impose. Par la suite, on a même l'idée d'organiser par deux fois une étape purement luchonaise par le biais d'un contre-la-montre entre le centre-ville et Super-Bagnères. Bahamontes gagne le premier en 1962 , et Hinault le second en 1979.

Plus longue échappée. Pour prolonger les anecdotes sur Luchon, on rappellera que deux Français y ont gagné un 14 juillet (Robic en 1953 et Delisle en 1969) et que sur quatre coureurs pyrénéens ayant remporté des étapes sur leurs terres, deux l'ont fait dans la cité thermale : Cardona en 1929 et Fontan en 1928. Ce dernier réussissait même à prendre, le maillot jaune à Luchon mais pour peu de temps, puisque le lendemain juste après le départ il casse son cadré et doit abandonner : c'est aussi à Luchon que s'est imposé Albert Bourlon en 1947. C'est sa seule victoire dans le Tour mais elle est restée célèbre car elle est venue en conclusion de la plus longue échappée de l'histoire (253 km).

En évoquant ces anciennes histoires qui n'ont plus-grand-chose à voir avec le Tour d'aujourd'hui, on pourrait penser que Luchon, ses bains, ses maisons cossues et ses allées d'un autre siècle est plus encline à la nostalgie qu'à la modernité. Il n'y a sans doute rien de plus faux. Même si avec ses 3 000 habitants à l'année elle fait figure de Petit Poucet, les organisateurs de la Grande Boucle qui l'ont boudée un temps ne peuvent pas se passer de la reine des Pyrénées, ne serait-ce qu'à cause de sa situation idéale. D'ailleurs, Luchon a été au coeur d'une des grandes révolutions du Tour de France. C'était en 1960. Pour la première fois, arrivait en même temps que les coureurs une moto émettrice transportant un cameraman qui transmettait des images de la course sur les écrans de télévision.

Par Thierry Magnol

Le drame des orgueilleux

Dans l'histoire du cyclisme, le petit col de Haute-Garonne est à jamais lié au dénouement dramatique du duel que se livrèrent Eddy Merckx et Luis Ocana dans le tour 1971.

D'Albert Londres à Antoine Blondin, le Tour de France a souvent poussé ses exégètes à puiser dans un champ lexical qui sort de l'ordinaire commentaire sportif et relève de l'épopée de la tragédie. Cela tient parfois au décor aussi sublime qu'hostile qui sert de cadre à cette épreuve hors norme. En d'autres occasions, à la brutalité extrême de l'effort imposé à ses protagonistes, ou encore à la confrontation bouleversante de deux champions lorsque n'existe plus que leur rivalité poussée à son paroxysme.

Dans l'histoire du Tour, le nom col de Menté restera à jamais attaché au duel qui opposa en 1971, Eddy Merckx à Luis Ocana, avec son dénouement poignant, dramatique. Si nous répugnons à employer le qualificatif de tragique pour raconter cette fameuse 14^e étape qui cette année-là, reliait Revel à Luchon, c'est que d'autres événements méritent malheureusement cette appellation : la défaillance fatale de l'Anglais Tom Simpson sur les pentes du mont Ventoux en 1967, ou encore la chute mortelle de l'Italien Fabio Casartelli dans la descente du Portet-

d'Aspet, à quelques kilomètres du col de Menté, en 1995. Et pourtant lorsqu'on reconstitue le synopsis de ce 12 juillet 1971, tout nous invite à évoquer la trame d'un drame classique. Tout y est réuni : les deux héros, la cohorte de seconds rôles, cette tension qui grandit et pousse l'intrigue vers son épilogue brutal, là sur les lacets de ce joli col de Haute-Garonne, rendus soudain menaçants par le déchaînement des cieux. Mais avant de s'engager depuis le pont de l'Oule, sur les pentes du col de Menté, où le petit grimpeur espagnol Jose Manuel Fuente vient de prendre la poudre d'escampette avec le Belge Lucien van Impe, le Néerlandais Joop Zootemelk, Merckx et Ocaria lancés à leurs trouses, il faut donc reconstituer le décor et les premiers actes de ce Tour 1971.

« **Merckx allait son petit surhomme de chemin** ». Merckx a écrasé les deux précédentes éditions de sa phénoménale supériorité athlétique. À 26 ans, le Belge s'est déjà construit un exceptionnel palmarès, faisant aussi main basse sur les courses classiques. Ses exploits sur les routes de France lui ont permis de conquérir un royaume sans égal dans la saga du cyclisme. Il faut relire Blondin s'enflammant au soir de l'étape Luchon-Mourenx lors du Tour 1969 pour saisir combien « le monarque cannibale » règne sans partage.

« Depuis hier soir, écrivait le romancier dans les colonnes de "L'Équipe", les Pyrénées pour nous, constituent la planète Merckx... Exact au rendez-vous que sa jeune légende lui a prescrit, sans hargne, rogne ou grogne, par le jeu naturel de dons hors du commun, Eddy Merckx allait son petit surhomme de chemin... À cet instant ce champion n'était plus particulièrement wallon ou flamand,

français ou belge mais il appartenait au patrimoine universel de l'effort humain. »

Pourtant, en juillet 1971, Merckx n'est tout à fait l'aveuglante comète que décrit Blondin. Il est un peu plus humain. Seuls ses proches le savent alors, mais ainsi qu'il nous l'a confié par ailleurs, il traîne les séquelles de son grave accident de septembre 1969 et souffre en montagne. Il a donné des premiers signes de fragilité dès la 8e étape entre Nevers et Le Puy de Dôme où Ocana l'a attaqué, comme on pose les premières banderilles. Le paletot orange et blanc de l'Espagne se signale alors comme l'étendard de la rébellion, le point de ralliement de ceux qui espèrent en finir avec la domination du Belge. L'hostilité d'Ocana vis à vis de Merckx dépasse le simple antagonisme sportif. « Luis ne pouvait pas sentir Merckx. Il ne supportait pas qu'il veuille tout gagner. Il lui en voulait pour tout, témoigne le Béarnais Bernard Labourdette qui était le lieutenant de l'Espagnol chez Bic. Ça le rendait même méchant parfois. Nous en parlions souvent dans la chambre. J'essayais de le calmer parce que c'était presque gênant. »

Sur les routes rien ne tempère l'impétuosité d'Ocana. Vainqueur à Clermont, l'Espagnol, récidive trois jours plus tard lors de la courte étape entre Grenoble et Orcières-Merlette (134 km), en réalisant un extraordinaire numéro en solitaire. Il est à l'apogée de sa forme. Et Merckx, déjà en difficulté la veille à Grenoble, craque. En détresse, le Belge arrive au sommet du col des Hautes-Alpes avec presque neuf minutes de retard sur son rival qui endosse le maillot jaune. « Aujourd'hui, concède-t-il, Ocana nous a matés comme El Cordobès tue les taureaux. » Fin du premier acte.

Un champion ne se soumet jamais. Résigné Merckx ? « L'espace d'une soirée seulement », assure-t-il. Et pour comprendre ce qui va se jouer quelques jours plus tard dans la descente du col de Menté, il faut se replonger dans la riche intrigue du deuxième acte. On pourrait l'intituler : « Un champion ne se soumet jamais. » Écoutons Merckx la conter. « Après Orcières-Merlette, nous avons une journée de repos. Nous sommes allés rouler avec mes équipiers de la Molteni et j'ai repris confiance. Je n'allais pas abandonner le maillot jaune comme cela. Le lendemain, l'étape démarrait du sommet. Nous nous sommes placés en tête et dès que le drapeau a été baissé nous sommes passés à l'attaque avec Marinus Watgmans et Joseph Huysmans, à fond dans la descente ».

Ocana qui discute encore avec les journalistes, traîne en queue de peloton. Lancés dans une folle chevauchée de 251 kilomètres, Merckx et ses compagnons d'échappée, portés par le mis tral, rallient Marseille avec deux heures d'avance sur l'horaire prévu. L'offensive pleine de panache de Merckx ne va pas payer autant qu'il le voudrait. La crevaison de son fidèle numéro deux, Joseph Bruyère, l'a obligé à laisser en arrière quelques-uns de ses équipiers. Mais à l'arrivée, il a comblé près de deux minutes et surtout repris une forme d'ascendant. « J'avais dit à Luis de se méfier, se souvient Labourdette. Merckx était toujours aux avant-postes. Il faisait souvent le boulot seul et quand il menait, il y avait des dégâts. Mais Luis n'écoutait personne. Lors de notre poursuite, il était allé chercher du soutien auprès d'autres équipes. En faisant l'effort jusqu'au bout, on aurait pu reprendre Merckx avant Marseille mais Luis voulait qu'il s'épuise seul devant. En fait, c'était une erreur. Nous lui aurions fait beaucoup plus mal si nous l'avions rejoint.»

Merckx, qui a promis de harceler l'Espagnol quotidiennement, va grignoter encore un peu de temps dans le contre-la-montre d'Albi mais Ocana compte encore plus de sept minutes de crédit lorsque le peloton s'engage dans les vallées encaissées et les montagnes boisées de la Haute-Garonne où va se jouer le dernier acte. Dans le col du Portet-d'Aspet, Fuente est passé à l'attaque. Derrière, Merckx a testé Ocana deux fois. « Mais Luis n'était pas dans un bon jour, affirme Labourdette. C'est moi qui ai dû aller chercher Merckx. » En bas du Portet-d'Aspet, l'itinéraire bifurque vers le col de Menté pour 11 kilomètres d'ascension. A partir du village de Gers de Boutx, la pente se raidit, elle atteint parfois 10 % puis se stabilise autour des 8 % jusqu'au sommet. La route est en lacets assez serrés. Mais le décor est bucolique et la forêt atténue l'âpreté de la montée. Non, le col de Menté n'est pas un monstre effrayant mais l'orage d'une violence inouïe qui s'abat alors que les coureurs s'engagent dans la descente, le métamorphose brutalement.

Toutes les composantes du drame sont désormais en place. Le ciel est noir, il tombe des grêlons, des coulées d'eau boueuse se déversent sur la chaussée. En tête du groupe de chasse, Merckx roule à tombeau ouvert. Le Belge compte parmi les meilleurs descendeurs du peloton. Ocana tente de le suivre. Est-ce de la vanité ou peut être un manque de lucidité lié à la fatigue ? « Je lui avais dit de ne pas s'affoler », explique Labourdette. Il avait du temps mais il n'en faisait qu'à sa tête. Et puis contrairement à Merckx qui était très souple, Luis était un mauvais descendeur et la route était vraiment dangereuse. »

« **Merckx ne pouvait me battre que comme ça** ».Après les premiers virages, la

plongée vers Saint-Béat emprunte pendant plus de 500 mètres une trajectoire presque rectiligne, à plus de 10 %. Puis vient une méchante épingle sur la gauche. À la sortie, Merckx part en glissade. Il s'en tire avec une estafilade au genou et quelques bleus. Ocana tombe aussi. Mais alors qu'il se relève Zootemelk le percute de plein fouet. « J'avais beau serrer les freins, ils ne répondaient plus », expliquera le Néerlandais. L'Espagnol, touché au thorax, est projeté contre un rocher. Il gît inanimé. Il souffre d'une entorse aux cervicales, de contusions multiples. Son tour de France est terminé. Il sera emmené par hélicoptère à l'hôpital de Saint-Gaudens.

Au reporter de « Sud Ouest » qui l'interroge le lendemain, Ocana refuse d'admettre son erreur. Il affirme : « Merckx ne pouvait me battre que comme ça. Plus il m'attaquait, plus je me sentais costaud. J'avais mon plan. J'allais le planter dans le col du Portillon, gagner l'étape. » Même blessé, l'orgueil qui habite Ocana est immense. Dans ce registre, il est l'égal du Belge qui refuse de porter le maillot jaune noir à Luchon en hommage à son adversaire. C'est la haine de la défaite qui a poussé l'Espagnol à contester l'hégémonie de Merckx comme personne avant lui. C'est peut-être elle aussi qui l'a amené à prendre des risques inconsidérés le 12 juillet. C'est elle aussi va lui permettre de se relever.

En 1973, Ocana inscrira enfin son nom au palmarès du Tour de France. Merckx n'y participe pas. Les deux coureurs feront la paix. Leur rivalité, qui a laissé dans l'histoire du Tour une empreinte aussi forte que celle qui opposa Bartali et Coppi, Poulidor et Anquetil, va s'éteindre peu à peu dans le crépuscule de leur car-

rière. Il en reste, en dehors de nos mémoires, petite plaque de marbre fixée contre un roc gris du Col de Menté, là où le 12 juillet 1973 les rêves d'Ocana se sont brisés..

Par Arnaud David

La descente tragique

Le col de Portet-d'Aspet reste marqué par la seule chute mortelle de l'histoire du Tour de France dans les Pyrénées. depuis le décès de Fabio Casartelli, le 18 juillet 1995, il est devenu un lieu de pèlerinage.

Une tragédie rôdait là depuis longtemps. S'abreuvant dans le Ger, ruisseau d'eau fraîche qui dégringole en contrebas de la route. Chassant les saisons sous les hêtres, le museau dans les faines. Tournant en cercles concentriques autour du lieu-dit L'Homme Mort, au nom effrayant et prédestiné. Guettant le passage des pelotons, depuis l'estive de Paloumère, là-haut où paissent mille brebis, jusqu'au pont de l'Oule, au pied du col. Attendant patiemment son heure.

En 1934, Antonin Magne est tombé ici, dans la descente du col de Portet-d'Aspet. Secouru par son équipier René Vietto, qui a fait demi tour pour sauver son leader une deuxième fois en deux jours, il a quand même gagné le Tour de France. En 1973, Raymond Poulidor est tombé ici, dans la descente du col de Portet-d'Aspet. Il a dû abandonner, le visage en sang, mais il était sain et sauf. En 1995, Fabio Casartelli est tombé ici, dans la descente du col de Portet-d'Aspet. Il est mort.

C'est le mardi 18 juillet 1995. Il fait un soleil d'exploit et de liesse populaire. Des dizaines de milliers de Français sont massés le long du parcours triomphal de Richard Virenque, qui va s'imposer dans l'après-midi, en solitaire, à Cauterets,

après avoir franchi tous les cols de la journée en tête. Presque autant d'Espagnols sont là pour accompagner Miguel Indurain, déjà en jaune, vers le panthéon des quintuples vainqueurs du Tour de France. Aux alentours de 11 h 50, au 34^e kilomètre de l'étape Saint-Girons-Cauterets, la tragédie frappe à l'orée d'un sous-bois. Dans un ample virage bordé de hauts troncs d'arbres et de blocs de béton, à quelques hectomètres de la fin de cette descente de 4,4 km qui va du sommet du col de Portet-d'Aspet jusqu'à l'entrée du Comminges à l'ouest, à la sortie d'une portion de route à près de 15 % de dénivelé, sept coureurs chutent, alors qu'ils roulent à plus de 80 km/h de moyenne.

Quatre d'entre eux, Erik Breukink, Johan Museeuw, Giancarlo Perini et Julio César Aguirre, se relèvent. Ils reprennent la route ; le Colombien Aguirre n'ira pas beaucoup plus loin et sera contraint à l'abandon. L'Allemand Dirk Baldinger, lui, est rapidement évacué en ambulance. Le Français Dante Rezze, qui a basculé dans le ravin où coule le Ger, sera péniblement hissé jusqu'à la route et évacué à son tour. Un seul homme reste au sol, inanimé, l'Italien Fabio Casartelli, de l'équipe Motorola, sacré champion olympique sur route deux ans auparavant à Barcelone, est recroquevillé sur la route brûlante. Son sang s'écoule, abondamment, une flaque se forme autour de son visage. Victime d'un important traumatisme crânien et facial, souffrant de lésions cérébrales déjà irréversibles, il est plongé dans le coma.

Les docteurs Porte et Nicolet se précipitent à son secours ; un hélicoptère se pose rapidement au pied du col pour transférer en urgence le coureur au centre

hospitalier de Tarbes. Mais son destin est déjà scellé Casartelli, 24 ans, dossard 114, est le troisième cycliste de l'histoire à mourir sur le Tour de France, après Francisco Cepeda (1935, chute mortelle dans le Galibier) et Tom Simpson (1967, arrêt cardiaque dans le mont Ventoux). Le premier et l'unique mort du Tour dans les Pyrénées. «Le seul téléphone du coin était chez moi. Les journalistes sont tous remontés ici pour prévenir leurs rédactions. J'étais le premier témoin de cela : ils faisaient la queue en silence pour téléphoner. À ce moment-là, personne ne savait que le coureur était mort mais tout le monde avait conscience qu'il se passait quelque chose de grave », raconte Didier Hermitte derrière le comptoir rustique du Chalet des Pyrénées, le bar-restaurant qu'il tient depuis 1980 au sommet du col, à 1 06 mètres d'altitude.

Ici, avant et après le drame, sont passés « les plus grands ». Le tenancier d'origine auvergnate en conserve les preuves jaunies dans son épais classeur, posé sur le coin du bar : photographies agrandies, coupures de presse. Accrochées à une bouteille, des casquettes oubliées et multicolores s'entassent avec leurs avenir. Jean-Marie Leblanc a bu un verre ici, bien avant d'être le patron, du Tour de France, et il a sympathisé avec le patron qui lui voue un immense respect. Francesco Moser et Bernard Hinault ont posé aux côtés de Didier Hermite pour une précieuse photo souvenir. Des milliers de cyclistes, des professionnels comme Lance Armstrong, dès amateurs, des cyclotouristes, se sont arrêtés là. Pour certains, même, le bistrotier a joué du piano à côté de la cheminée de pierre, décorée tisons, de soufflets, d'antiques brocs et de casseroles de cuivre.

« Le col de Portet-d'Aspet a une histoire, reprend l'homme du sommet. Il est, moins connu que les autres parce qu'il n'est pas classé en première catégorie. Il lui manque au moins deux kilomètres pour ça. Mais, au passage qu'on appelle L'Homme Mort, la pente est à 18 %. Le virage où est mort Casartelli avait été mal pensé, à l'époque de la construction de la route. Il penchait vers l'extérieur. On a rectifié le tir depuis. »

C'est dans ce coin-là que le 18 juillet 1995, à 11 h 50, l'histoire du col a changé pour toujours. Oubliées les chevauchées des grimpeurs les plus prestigieux, passés les premiers sommets : Julio Jimenez (1964, 1965, 1966), Federico Bahamontes (1958, 1962, 1963), Charly Gaul (1956), Gino Bartali (1951) et, plus récemment, Steven Rooks (1988) ou Laurent Jalabert (2002). Oubliées, même, les chutes annonciatrices de Magne en 1934 et de Poulidor en 1973. Le Portet d'Aspet n'est plus, dans la mémoire du cyclisme, qu'une descente mortelle, où s'élève une stèle blanche à la mémoire de Fabio Casartelli, pour une éternité de marbre. Une quarantaine de mètres avant le lieu exact de la chute, au bord de la funeste courbe, le monument sculpté par l'Italien Bruno Luzzani dans un unique bloc de marbre gris et blanc importé d'Italie représente une roue et une aile immaculées. Il mentionne la date de naissance de Fabio Casartelli, 16 août 1970, les anneaux olympiques pour rappeler son sacre de Barcelone, et les mots « À sa mémoire et à son courage ». Sur un cadran solaire, conçu par Danilo Fioretti, un rayon du soleil vient indiquer, chaque 18 juillet à 11 h 50, l'heure précise de l'accident. Une phrase essaie, sous le cadran, de retenir le temps : « L'heure s'enfuit, la vie s'arrête, la gloire reluit. »

L'accident a eu lieu dans la partie occidentale du col, en Haute-Garonne, mais c'est à l'est, à Saint-Girons dans le Couserans, département de l'Ariège, qu'a été créée une association œuvrant pour la mémoire de Fabio Casartelli. Roue libre, fondée par Pierre Maurel en 1997, travaille avec la Fondazione Casartelli, basée près de Côme, d'où était originaire le coureur. Son président, Max Choplin, témoigne : « Le site est devenu quelque chose de solennel. Il y a énormément de gens qui viennent ici en pèlerinage, des Belges, des Anglais, des Italiens... Dans la région, quand on parle de Fabio, tout le monde est au courant. Il s'est passé quelque chose de terrible, une seconde d'inattention, un pneu qui éclate, à 80 ou 90 km/h... » L'association organise chaque année, le premier week-end d'octobre, une cycloportive. Les trois parcours dessinés passent par cette stèle que Max Choplin qualifie de « fabuleuse ». En juillet, devant le monument, on donne une messe du souvenir, en français et en italien.

« Nous recevons la délégation italienne pendant quarante-huit heures. Les parents de Fabio Sergio et Rosa Casartelli, sont venus chaque année depuis le début. Il y a toujours énormément d'émotion », raconte Max Choplin. « Le jour de l'inauguration de la stèle, l'épouse de Fabio Casartelli est passée prendre le café, raconte Didier Hermitte au bar du sommet. Elle était avec leur enfant, qui était tout petit à l'époque. Beaucoup d'Italiens passent ici, ils sont très pieux et veulent aller à la stèle. »

Au même titre que le monument qui commémore un fait de Résistance survenu en février 1944, dressé au sommet du col, celui dédié à Fabio Casartelli est

une empreinte qu'a laissée le XXe siècle sur les flancs du pic Paloumère. Jusqu'à ce 18 juillet 1995.

Pourtant, malgré sa difficulté relative à côté plus grands cols pyrénéens, le Portet-d'Aspet avait réussi à marquer l'histoire du Tour France à sa façon, en étant le décor de l'un des faits saillants du cyclisme d'avant-guerre. C'est là que René Vietto, qui devait décrocher cette année-là le premier maillot blanc à pois rouges de meilleur grimpeur, s'était sacrifié de façon spectaculaire pour Antonin Magne, son leader. L'histoire se passe le 21 juillet 1934. Entre les-Thermes et Luchon, les coureurs gravissent le col de Portet-d'Aspet d'est en ouest, du Couserans au Comminges. Dans la descente, pour essayer de revenir sur son dauphin au classement général, l'Italien. Giuseppe Martano, Magne accélère, quand, sa roue arrière bloque. Il chute et se retrouve complètement esseulé. La veille, déjà, sur la route d'Ax-les-Thermes, il est tombé, a cassé sa roue et n'a dû son salut qu'à la solidarité de Vietto, qui lui a donné la sienne. Antonin Magne ne va pas tarder à voir le grimpeur cannois l'aider une deuxième fois en deux jours.

« Tous mes camarades étaient devant, la camionnette était loin derrière et, pendant quelques secondes, j'ai bien cru que tout était fini. Je désespérais, lorsque surgissait tout à coup, dans un virage plus bas, René Vietto qui grimpait à toute allure. Il avait fait demi tour et il venait m'apporter sa bicyclette », raconte le futur vainqueur du Tour, le soir même, aux journalistes de « L'Auto ». Trente-neuf ans après cet héroïque demi-tour Vietto, le dimanche 15 juillet 1973, dans la descente du Portet-d'Aspet, empruntée dans le même sens qu'en 1934 et en 1995, Raymond Poulidor avait lui aussi chuté. Calé en queue d'un groupe de huit coureurs

emmené par le maillot jaune Luis Ocana, le Limousin avait quitté la route dans un virage et s'était abattu deux mètres en contrebas de la chaussée. C'est le directeur du Tour, Jacques Goddet, qui l'aidait à se relever. Groggy, couvert de sang, Pouli-dor allait abandonner. La tragédie n'avait fait que le frôler. Mais elle attendait son heure.

Par Nicolas Espitalier

Dans le sillage de Poupou

Popularisée par la victoire de *πoulidor* en 1974, la rampe qui s'élève au-dessus de la vallée d'aure est le terrain de prédilection des costauds qui se battent pour le maillot jaune.

Il faut monter au Plat d'Adet au printemps, quand s'interrompt le téléphérique qui relie le domaine skiable au bourg de Saint-Lary, 900 mètres plus bas. Là, privé du ronron de la toute nouvelle télécabine du pic lumière, la station d'altitude prend des allures de ville fantôme. Cernée par les pentes pelées que la fonte des neiges dévoile, elle n'est ramenée à la vie que par le vent qui s'engouffre entre les barres d'immeuble et joue avec les pylônes des remontées mécaniques incongrues sauterelles métalliques éparpillées sur l'herbe rase. Dans ce silence un rien mélancolique, il est difficile d'imaginer la fièvre qui saisit les lieux à chaque visite du Tour de France. Comme une mèche allumée au bas de la pente, dont les étincelles grignotent les 10 kilomètres de bitume tirés sur le flanc abrupt de la montagne, puis gagnent les postes avancés de ce nid d'aigle et provoquent la déflagration, à proximité immédiate du télésiège de Soum de Matte.

Les costauds triomphent. Un tel événement pyrotechnique est rare. Du Pla d'Adet, le Tour réclame avec parcimonie qu'il se montre l'arbitre de ses élégances. Il l'a fait deux fois au cours de la dernière décennie, en 2001 et en 2005, en rendant à chaque fois un peu plus inexorable la victoire finale de Lance Armstrong. Il n'a pas dépassé neuf visites depuis son incursion initiale dans la vallée d'Aure, en

1974. Ce total n'est pas si modeste. Surgi de la rocaille en 1957 comme en témoinne son architecture datée, le Pla d'Adet ne peut prétendre à une complicité avec la Grande Boucle aussi accomplie que Luchon, la traditionnelle halte pyrénéenne des temps mythiques de la course. Tributaire d'un tracé qui a souvent escamoté cette partie des Pyrénées centrales, la station a aussi appris à partager les plaisirs de la course de côte avec Guzet-Neige ou Luz-Ardiden. Mais Saint-Lary et son rejeton d'altitude peuvent se targuer de jouer leur rôle à plein. Ce sont les costauds qui triomphent après s'être arrachés des langueurs du torrent de la Neste d'Aure qui roule ses pierres en contrebas.

Le peloton a fait connaissance avec cette rampe à l'été 1974. Le cul-de-sac, qui bifurque vers Espiaube (Saint-Lary 1 900m) sur la droite et le Pla d'Adet sur la gauche (Saint-Lary 1 700 m) dans sa partie finale, n'a pas franchement le profil pyrénéen. Peu de lacets, peu de ruptures de pente. C'est d'abord un long raidillon, à peine tortueux, creusé entre la paroi et le vide, qui affiche un 10 % de moyenne. Pas de terre-plein pour la dégustation publique du spectacle de la souffrance, quelques arbres dispersés. Juste le vent et le cagnard qui refuse l'engloutissement derrière le massif de Néouvielle. Après le premier vrai lacet, c'est pire. Le pourcentage ne varie guère mais la route y est presque droite des kilomètres durant. Le panorama à main gauche a quelque chose de démoralisant. Le curieux appendice du premier pylône du téléphérique du Pla d'Adet se dessine nettement sur le piton. Dramatique éloigné... Et toujours cette route qui, à force de monter sans tourner, finit par battre les tempes et brouiller la vue. Il y a quelque chose de l'Is-eran dans ce jardin des supplices. Dommage qu'Octave Mirbeau soit né trop tôt

pour en décrire les raffinements.

Jour de gloire tricolore. Raymond Poulidor, lui, en a fait le berceau de sa renaissance. Que le plus aimé des champions français ait jeté son dévolu sur Saint-Lary pour la montée inaugurale, en 1974, n'est pas pour rien dans la renommée, cycliste de la station. C'est une belle histoire que celle de « Poupou » au Pla d'Adet. L'année précédente, le Limousin s'est écrasé sur le bitume du col du Portet-d'Aspet, là même où l'Italien Fabio Casartelli a trépassé en 1995. Ensanglanté, il a dû abandonner. Là, dans cette 16e étape qui arrive de Seo de Urgel par le col de Peyresourde, il se sent des ailes. Il démarre franchement et cloue sur place le roi Merckx, qui est également débordé par Lopez-Carril, Pollentier et Santy. Il terminera deuxième à Paris. Comme d'habitude. En ce jour de gloire tricolore, devant les postes Téléfunken noir et blanc, Santy joue aussi sa rédemption. Comme Poulidor, il a une revanche à prendre sur le sort. Deux ans plus tôt, il a lui aussi été martyrisé par les Pyrénées. Pris dans une chute avec Ocana et Thévenet sur la route de Pau, il avait dû jeter l'éponge, victime d'une fracture d'une vertèbre cervicale.

« **Le Cannibale** » doit lâcher prise. Lancé par le numéro de « Poupou », Saint-Lary va laisser une empreinte très seventies sur le Tour de France. La Grande Boucle fréquente la station des Hautes-Pyrénées à quatre reprises en cinq ans. Le Néerlandais Joop Zoetemelk en 1975 et le Belge Lucien Van Impe en 1976 font de superbes vainqueurs. A chaque fois, l'étape préfigure le verdict rendu à Paris. En 75, Thévenet renverse au Pla d'Adet la tendance du début du Tour, écrasé par Eddy Merckx. Après la terrible sélection opérée par les cols du Tourmalet et

d'Aspin, ils sont six au bas de la rampe, et il n'y a aucune erreur de casting : Merckx, Delisle, Thévenet, Ocana, Van Impe et Gimondi. Harcelé par Zoetemelk et Thévenet, « le cannibale » doit lâcher prise. Le pneu arrière de Bernard Thévenet éclate à quelques encablures de la ligne, et le Français laisse filer Zoetemelk. Mais, déjà, son coup d'éclat à Pra-Loup s'annonce, et son arrivée en jaune aux Champs-Élysées.

Hinault écrase la course. Le grand bonhomme de Saint-Lary est bien plus petit, et il s'appelle Lucien Van Impe. Le grimpeur de poche est le seul à ce jour à avoir levé les bras à deux reprises devant le cirque d'arrivée. La première fois en 1976, l'année de son succès dans le Tour. C'est au Pla d'Adet qu'il endosse le maillot jaune, au terme d'une montée express qui laisse son premier poursuivant, Zoetemelk, à plus de 3 min. La seconde, cinq ans plus tard. Les temps ont alors changé. Poulidor, dont c'était l'ultime Grande Boucle en 1976, a définitivement desserré les cale-pieds. Thévenet s'éclipse. Les patrons se nomment Bernard Hinault, Phil Anderson ou encore Hennie Kuiper. Van Impe ne vise rien d'autre que le maillot à pois. Il profite de la mansuétude d'Hinault pour « gicler » à cinq kilomètres du sommet et terminer détaché. Derrière, Hinault écrase un peu plus la course en distançant au train tous ceux qui pouvaient encore lui faire de l'ombre. À la charnière des années 80, « le Blaireau » accorde ou non les bons de sortie quand la route s'élève au sortir du bourg de Saint-Lary. En 1978, il laisse l'Espagnol Mariano Martinez triompher. En 1982, ce sera le Suisse Beat Breu. La topographie des lieux convient à merveille à son rythme régulier, tout en puissance. sis sur sa selle, les mâchoires serrées et le regard noir, il foudroie les impru-

dents qui grillent leurs cartouches dans des démarrages aussi prompts que suicidaires à Vignec ou à Soulan. Invariablement, il revient au train. En 1978, il avale ainsi Pollentier et Zoetemelk qui avaient eu l'outrecuidance D'y croire.

Ullrich perd une minute. Cette aisance tranche avec la montée Laborieuse de Miguel Indurain en 1993, pâle vainqueur du Tour, surclassé par le Polonais Zenon Jaskula au Pla d'Adet et menacé en permanence par le Suisse Tony Rominger. La méthode Hinault rappelle en revanche la domination de Lance Armstrong en 2001, lors de de l'avant-dernier opus de Saint-Lary dans le Tour. Jamais le Texan n'a été aussi insolemment au-dessus du lot que dans cette étape conçue pour concasser les plus braves : entre Foix et Saint-Lary, cerise hors catégorie au classement de la montagne, sont disséminées les cols du Portet-d'Aspet, de Menté, du Portillon, de Peyresourde et de Val-Louron-Azet.

C'est un authentique rouleur qui en fait son miel en la personne de Laurent Jalabert. Echappé avant même la première difficulté, « Jaja » capitalise les points qui lui feront endosser la tunique à pois. Valeureux mais cuit et recuit, il aborde le Pla d'Adet avec une trop faible avance pour espérer. Lancé comme une balle dans son style de moulineur bionique, Lance Armstrong le dépose et s'envole vers la victoire solitaire qui lui octroie également -et définitivement — le maillot jaune. Dans l'affaire, Jan Ullrich perd une minute et ses espoirs, même s'il conforte sa deuxième place aux dépens de Joseba Beloki. Et Laurent Jalabert se tisse une nouvelle popularité auprès d'un public français qu'il n'a que peu fréquenté durant les années précédentes.

Cette année-là, Armstrong tient le Pla d'Adet dans son poing. Il ne relâchera l'étreinte en 2005 que pour permettre le triomphe de son plus fidèle lieutenant, l'inusable George Hincapie. Le chasseur de pavés sur Paris — Roubaix remporte entre Lézat-sur-Lèze et le Pla d'Adet ce que le Tour a concocté de plus terrible dans les Pyrénées. Les difficultés sont peu ou prou les mêmes qu'en 2001 : 52 km de montée et 4 600 m de dénivelé au total. Mais les protagonistes n'ont pas du tout la même étoffe. Personne n'est a priori promis à la postérité dans cette échappée du matin censée servir de relais lors du déclenchement de la baston entre les « gros ». Mais les gros laissent filer, à commencer par Armstrong, goguenard, qui y gagne le Tour sans combattre. L'échappée compte jusqu'à 18 min d'avance. Et Hincapie, aussi à sa place au Pla d'Adet que Johnny Rotten dans un orchestre de musique de chambre, peut croire en sa bonne étoile. Celle-ci ne l'oublie pas dans les derniers kilomètres d'ascension, submergés par une marée humaine. Boogerd, Sevilla, Caucchioli et Pereiro flanchent les uns après les autres. Hincapie masque à peine son incrédulité quand il saute le dernier nommé lors de l'emballage final. Le Pla d'Adet vient d'accoucher du plus étonnant (incongru ?) vainqueur en altitude de l'histoire du Tour. Qui reprendra le flambeau ? Il faudra en causer sérieusement à Cancellara.

Par Jean-Denis Renard

Les stations font leur pub

Pour les nouvelles stations des Pyrénées, le Tour de France fut une véritable aubaine. de l'Ariège aux Hautes-Pyrénées, elles ont contribué, depuis une trentaine d'années, à forger l'histoire de la grande boucle.

C'est un drôle de paradoxe, mais pour attirer des skieurs, rien de tel qu'une bonne course de vélo. Et si c'est la plus grande du monde, c'est encore mieux. C'est un fait, dans les montagnes françaises, on n'a rien trouvé de plus efficace depuis cent ans que le Tour de France pour accéder à la notoriété. Il est d'ailleurs amusant de constater que le ski et le Tour de France ont grandi ensemble. Car si le premier ski club français est né en 1893 à Grenoble, la première tentative de ski dans les Pyrénées est attribuée à un certain Henri Salenave, un jeune et très audacieux rugbyman palois. Passionné de sport et d'aventure, il fut également et surtout un pionnier de l'aviation. Il n'empêche, l'histoire retiendra qu'il a été le premier à essayer une paire de skis (commandée à la manufacture de Saint-Étienne) dans les Pyrénées, le 3 novembre 1903 sur les pentes du Benou, en vallée d'Ossau (Pyrénées-Atlantiques).

Quel rapport avec le cyclisme ? A priori aucun, sinon la coïncidence du calendrier : quelques mois plus tôt en effet, le premier Tour de France de l'histoire s'était élancé le 1er juillet, du café le Réveil-Matin à Montgeron. Cette année-là, pourtant, aucun col pyrénéen n'était encore au programme. Et l'on était encore loin, évidemment, d'imaginer quelle place prendraient un jour les massifs montag-

neux dans la Grande Boucle. Il faudrait en effet attendre 1910 et une étape Luchon-Bayonne remportée par Octave Lapize, pour découvrir les Pyrénées via le Tourmalet. Dès lors, le Tour et la montagne seraient intimement liés. Mais seulement pour l'attrait du terrain de jeu, dans un premier temps. Car c'est avec les années 60 et l'essor des sports d'hiver que la relation prendrait une tout autre ampleur. En 1965, un plan neige est lancé et les stations de ski poussent comme des champignons en France. En 1970 on en compte ainsi 370 sur l'ensemble des massifs.

Mességué se paie le tour. Mais il faut les faire connaître. Alors les stations se tournent massivement vers le Tour et trouvent en Félix Léviton, son patron, une oreille attentive. Successeur de Jacques Goddet à la tête du Tour, Léviton, s'il est un journaliste, est aussi un entrepreneur dans l'âme. Il ouvre volontiers la porte aux candidatures « commerciales ». Pour peu que l'on veuille bien payer, on peut désormais s'offrir le Tour, n'importe où. C'est ainsi, par exemple, que Maurice Mességué, le spécialiste du soin par les plantes, parvient à offrir la Grande Boucle à Fleurance, petite bourgade du Gers, pas moins de sept fois en dix ans (entre 1973 et 1983). Idem avec le promoteur immobilier Merlin, spécialisé dans les locations de vacances, qui « ne s'achète » pas moins de six étapes à Merlin-Plage, près de Saint-Jean-de-Monts, en Vendée, en 1972, 1975 et 1976. Il en fera de même en 1981 à au Pleynet-les Laux, une station alpestre où il a investi.

Le sujet n'est donc plus tabou. Le Tour de France peut avantageusement remplacer une campagne publicitaire à la télévision. Peu à peu, les stations de, mon-

tagne le comprennent et se lancent à leur tour à l'assaut du Tour avec frénésie. La plus célèbre d'entre toutes sera évidemment l'Alpe d'Huez, dans les Alpes. Son ascension redoutable, jalonnée de 21 virages, est un des plus beaux stades dont le cyclisme puisse rêver. Elle n'en a que plus de facilité à convaincre les organisateurs de revenir, année après année. Cinq étapes y arrivent ainsi entre 1976 et 1979, il y en aura huit entre 1981 et 1989. L'Alpe d'Huez est donc la référence absolue de l'alliance du spectacle sportif recherché par le Tour de France, et de la station de ski connue dans le monde entier.

Luz Ardiden oublie le drame. Mais les Pyrénées aussi, ont leur « petite » Alpe d'Huez, sur les hauteurs de Luz (ou Luz-Saint Sauveur), tout près d'Argelès-Gazost, à deux pas du Tourmalet. Le 1er mars 1987, Luz-Ardiden est frappée par un dramatique accident. La gare du télésiège de Caperette, pourtant toute neuve, voit l'ancrage du pylône d'arrivée céder. Une cinquantaine de nacelles sont jetées au sol. Le bilan est catastrophique : 6 personnes sont tuées, 87 sont blessées. Pour la jeune station des Hautes-Pyrénées, ouverte en 1975 autour de cinq communes, le coup est terrible. Mais elle va rapidement trouver dans le Tour de France, l'événement idéal pour « tourner la page », du moins dans l'esprit du public.

En 1985 déjà, Luz-Ardiden avait décidé de se faire un nom via la Grande Boucle. Et pour sa première, cette spectaculaire ascension en lacets frappe fort. La victoire de Pedro Delgado associée au maillot jaune sur les épaules de Bernard Hinault est idéale en termes d'impact médiatique. Le Blaireau est au sommet, il vient à peine de se remettre de sa chute à Saint-Étienne et file péniblement vers

son cinquième sacre à Paris. L'histoire d'amour du Tour avec Luz est bien partie. Et forcément, en 1987, à peine quatre mois après le drame de Caperette, le retour du Tour va faire du bien au moral comme à l'image de la station. Alain Lescoules, le maire actuel de Luz, déjà impliqué dans la venue du Tour à l'époque, se souvient. « L'arrivée du Tour cet été-là était déjà programmée lorsque la catastrophe a eu lieu. Elle nous a redonné un peu le sourire. » Surtout, elle a permis de maintenir le lien entre la station et l'organisation du Tour. Après la victoire du Norvégien Dag-Otto Lauritzen en 1987, la course revient donc l'année suivante et s'offre à l'Espagnol Laudelino Cubino. Nous sommes en 1988 et la notoriété du Tour de France explose à travers le monde. Plus de 800 journalistes sont accrédités. Encore reporter à « L'Équipe », Jean-Marie Leblanc évoque ainsi « 75 pays qui retransmettent les images de la course, 150 millions de téléspectateurs par jour et au total, 1 milliard de personnes qui auront vu des images du Tour ».

Dans ces conditions, l'attrait pour la course ne se dément évidemment pas pour les stations en quête de notoriété. A Luz-Ardiden, la course a rapidement fait son oeuvre. « Très vite, le Tour de France a permis à la station de redorer son image après le drame, confirme Alain Lescoules. Très vite, Luz-Ardiden est redevenue plus célèbre pour le Tour de France que pour sa catastrophe. Et bien sûr, les retombées économiques ne se sont pas démenties par la suite. À tel point que nous sommes encore aujourd'hui des candidats quasi permanent pour accueillir une étape. » La dernière fois, c'était en 2003, année du centenaire de la Grande Boucle. Un Tour exceptionnel de suspense et d'intensité, Lance Armstrong, fringant dans les Alpes, commence à souffrir de la chaleur et semble vulnérable. Après son étour-

dissant contre-la-montre à Cap Découverte, Jan Ullrich revient ainsi très fort sur le maillot jaune. Le lendemain, il secoue encore l'Américain dans la montée vers Ax-3 domaines et revient à 15 secondes au classement général. Le suspense est donc plus haletant que jamais lorsque les favoris se présentent au départ de la quinzième étape, Bagnères-de-Bigorre - Luz-Ardiden, via le Tourmalet. Vinokourov s'est lui aussi rapproché au général grâce à sa victoire à Loudenvielle la veille. Armstrong est cerné... semble-t-il.

Ullrich y croit tellement qu'il attaque dès le Tourmalet. Une grossière erreur tactique. Car tout le monde est regroupé au pied de l'ascension de Luz-Ardiden où tout va se jouer. C'est alors que l'Américain décide de remettre les pendules à l'heure. Il accélère. Iban Mayo s'accroche, Jan Ullrich aussi. Mais un spectateur imprudent touche Armstrong et l'envoie, au tapis. Cette image fera le tour du monde. Car en se relevant, le maillot jaune est animé d'une rage de vaincre exacerbée par la tension. Il revient sans coup férir sur le groupe de tête (non sans avoir failli chuter une seconde fois)... et attaque de nouveau. De tout le règne d'Armstrong, cette ascension restera l'une des plus symboliques. Car au sommet, l'Américain arrive seul. 40 secondes devant Mayo, Ullrich et Zubeldia. Moreau est à 43 secondes, Basso à 47, et Vinokourov à 2'07 ». On ne le sait pas encore. Mais ce jour-là, Armstrong a gagné le Tour. Et Luz-Ardiden confirmé son statut « d'Alpe d'Huez » pyrénéenne, pour son côté spectaculaire et décisif. A son palmarès figure ainsi Pedro Delgado, Miguel Indurain, Richard Virenque et donc Lance Armstrong.

L'Ariège se prend au jeu. Plus à l'est des Pyrénées, ce n'est pas une, mais trois stations qui ont décidé de se faire connaître via le Tour de France. Elles s'appellent Guzet Neige, Ax-3 domaines et plateau de Beille et ont pour point commun d'appartenir à un même département, l'Ariège, passablement méconnu en France comme à l'étranger. Henri Nayrou, conseiller général, vice-président du Conseil général puis député du département, féru de sport (il fut rédacteur en chef de « Midi Olympique ») aura été le témoin et l'un des principaux artisans de l'arrivée du Tour dans l'Ariège dès le début, en 1984, à Guzet-Neige (victoire de l'Écossais Robert Millar).

« Jusque-là, l'Ariège n'était pas très connue. On n'avait pas de tourisme de masse. Alors qu'ailleurs, les paysages sont souvent abîmés, les nôtres étaient intacts. On se disait qu'avec le Tour et ses images vues d'hélicoptère, nous pourrions montrer ce que nous avons de plus beau. Nous avons donc passé un accord (non écrit) avec les dirigeants du Tour, basé sur la confiance, pour être acteur de la course le plus régulièrement possible. Nous avons trois objectifs : gagner en notoriété et en localisation pour le grand public... qui confondait trop souvent l'Ariège et l'Ardèche ; obtenir des retombées économiques immédiates (hôtellerie, restauration, etc.) ; et enfin faire la fête dans le département et cimenter le tissu associatif, très mobilisé pendant plusieurs mois pour bien accueillir le Tour. »

Cependant, Guzet-Neige va rapidement se révéler trop petite pour accueillir le gigantisme Tour de France. « En 1995, Jean-Marie Leblanc, le directeur de l'épreuve et Jean-Louis Pagés, qui s'occupait des collectivités et des infrastructures,

nous avaient avertis qu'ils ne pourraient plus revenir à Guzet », se souvient Henri Nayrou. Le Conseil général a dès lors modifié son approche en se tournant vers le plateau de Beille et Ax-3 Domaines (ou plateau de Bonascre) avec un succès retentissant. L'ascension du plateau de Beille, en 1998, couronne ainsi Marco Pantani devant une foule inouïe. Les organisateurs du Tour sont charmés et convaincus. Jean-Marie Leblanc notamment, qui n'a pas oublié.

« J'étais très heureux de pouvoir aider de petites stations ou des collectivités locales délaissées à accroître leur notoriété. Elles jouaient le jeu du Tour de France avec enthousiasme. Lorsque Christian Prudhomme m'a rejoint puis succédé à la tête du Tour, il a d'ailleurs poursuivi sur cette voie. » Le plateau de Beille et Ax-3 Domaines sont devenues dans les années 2000 de vrais classiques du Tour, accueillant l'une après l'autre une étape quasiment chaque année. Luxe suprême, le plateau de Beille s'est même offert une réputation très enviée : celui qui gagne tout là-haut, dans ces espaces quasi désertiques dédiés au ski de fond, gagne toujours le Tour de France (Pantani, 1998 ; Armstrong, 2002, 2004 ; Contador, 2007). Ça aide à se faire connaître.

Par Julien Duby

La montagne comme un piège

Ce col de moyenne montagne est beaucoup plus dur qu'il n'y paraît. ses 10 kilomètres d'ascension ont souvent marqué le déclin des champions même si, jamais, le tour ne s'y est joué.

Ce n'est sans doute pas le plus dur mais ce n'est pas non plus le moins redouté. Marie-Blanche, col de moyenne montagne, a pourtant sa propre histoire. Plus récent bien sûr que celle de ses grands frères pyrénéens puisque la première ascension par le peloton ne remonte qu'à 1978, mais néanmoins riche d'anecdotes. Et l'on peut dire que, depuis sa découverte, le Tour se plaît à emprunter ce passage entre les vallées d'Ossau et d'Aspe, dont les deux versants présentent aux coureurs des aspects totalement différents. « Côté facile, débuts difficiles, côté difficile, débuts faciles », souligne l'ancien champion cycliste landais Dominique Arnaud, qui le grimpa à trois reprises durant les 11 Tours de France auxquels il participa de 1981 à 1991.

Tous les coureurs le disent, Marie-Blanche est un des pièges du Tour. C'est particulièrement vrai lorsqu'il se situe en fin d'étape, dernière ascension avant l'arrivée sur Pau, et que le peloton a déjà dans les pattes les montées d'Aspin, du Tourmalet, de l'Aubisque ou des cols basques et du Soudet. Il peut être aussi le premier col de ce massif montagneux lorsque le Tour aborde les Pyrénées par Pau en venant du Sud-Ouest. C'est ce qui explique notamment son classement en première ou deuxième catégorie.

Ce n'est pas le cas en 1978, lorsque la Grande Boucle l'aborde pour la première fois. Partis de Biarritz pour rejoindre Pau, Marie-Blanche constitue la dernière épreuve d'une journée qui a vu les coureurs escalader les rampes basques (Saint-Esteben, Meharin et Amorots, col d'Ichère) sans combattre. C'est justement dans le final de cette ascension de 9 kilomètres que Pollentier, Zoetemelk et Bernard Hinault, dont c'est le premier Tour de France, imposent un rythme qui fait exploser Bernard Thévenet, victime il est vrai d'arythmie cardiaque. Dans ses pentes dont le pourcentage moyen est à 7,7 % mais flirte avec les 10 % dans certains passages, ce col peut provoquer de terribles dégâts. Et, même si l'étape est remportée par le Néerlandais Henk Lubberding, Marie-Blanche, pour sa première apparition, a crevé l'écran de la télé, produisant ces images contrastées et poignantes du vieux champion à la dérive passant à son corps défendant et souffrant le relais à son successeur. « C'est un col qui fait mal aux pattes », précise encore Dominique Arnaud. « Par Bielle, il y a beaucoup de changements de rythme, par Escot, la déclivité est très forte. Même la descente peut être très dangereuse. Lorsque l'on file vers Escot, la route est bordée de grandes rigoles en ciment. Les coureurs détestent ces pièges qui les obligent à redoubler de vigilance. »

Baroud d'honneur d'Hinault. Il faut attendre huit ans, en 1986, pour que la Grande Boucle repasse par Marie-Blanche. Cette année-là, c'est au tour du « Blaireau » d'être talonné par l'âge. L'année précédente, il a égalé Jacques Anquetil et Eddy Merckx au palmarès de la Grande Boucle mais son leadership au sein de la formation de Bernard Tapie, La Vie Claire, est moins évident que son palmarès le laisserait penser. Cependant Bernard Hinault a de l'orgueil. Lors de la première

étape pyrénéenne entre Bayonne et Pau, dans le Burdincurutcheta et avant le col d'Ichère, le champion passe à l'offensive, un peu à la surprise générale. Échappé, avec Pedro Delgado et Jean-François Bernard, Hinault accroît son avance sur les autres favoris lors de l'ascension de Marie-Blanque, dernier obstacle avant la descente sur Pau. Une dernière montée à bloc qui laisse Jean-François Bernard sur le carreau. Hélas pour le champion français, cette étape que beaucoup de suiveurs considèrent alors comme une nouvelle démonstration de force d'Hinault s'avère en réalité un baroud d'honneur du champion, qui doit s'effacer par la suite devant son coéquipier Greg LeMond.

Incontestablement, c'est en 1990 qu'est écrite une des plus belles pages de Marie-Blanque. Le col est placé en fin de l'étape Lourdes-Pau et, lorsqu'ils l'abordent par Bielle, les coureurs ont dans les pattes l'Aubisque et le Soulor. Lieutenant de Greg LeMond qui vise un troisième succès, le Béarnais Gilbert Duclos-Lassalle tutoie son rêve, d'accrocher à son palmarès cette étape sur ses terres. Aux avant-postes, une poignée de coureurs dont son compatriote. Dominique Arnaud, l'Espagnol Pedro Delgado et le Russe Dimitri Konyshev, Gilbert Duclos-Lassalle se sent pousser des ailes. Marie-Blanque est le dernier feu montagnard du Tour. Normalement, plus rien de grave ne peut arriver. LeMond et Chiappucci se marquent de près derrière. L'Américain est le grand favori de cette édition. Il compte cinq secondes de retard sur l'Italien mais l'épreuve doit se jouer au contre-la-montre de Vassivière et, dans cette spécialité, LeMond est beaucoup plus fort que son adversaire.

Le demi-tour du « Gibus ». C'est à ce moment-là que l'ancien vainqueur du Tour de France, Pedro Delgado, décide d'attaquer. Derrière, l'Italien Chiappucci, maillot jaune avec cinq secondes d'avance sur LeMond, réplique. Chiappucci ne veut pas laisser trop d'écart à Delgado. Mais surtout l'Italien s'aperçoit que LeMond, déjà à la peine, est victime d'une crevaison. Du coup, c'est la panique au sein de l'équipe Z, dont le leader est bien seul en cette fin d'ascension. C'est alors que Roger Legeay demande à Duclos-Lassalle et un autre équipier, Kvasvoll, d'attendre Greg LeMond. Les deux hommes sont déjà dans la descente, presque à Escot. Et l'on assiste alors à cette scène incroyable d'un « Gibus » faisant demi-tour pour se rapprocher le plus vite possible de Greg LeMond. Le contact établi, Gilbert Duclos-Lassalle multiplie les relais pour recoller au groupe Chiappucci et ainsi préserver les chances de victoire finale de son leader. Ce qui est réglé quelques jours plus tard dans le contre-la-montre de Vassivière. Voilà pour la grande histoire.

La petite histoire de Marie-Blanche, ce jour-là, est un souvenir personnel de Dominique Arnaud, qui passa en tête au sommet. « C'était mon dernier Tour de France. La veille, j'avais parié avec mes coéquipiers de Banesto que je franchirais Marie-Blanche en tête. Lorsque l'on a attaqué Marie-Blanche, je me sentais très bien. Passé la première rampe qui fait très mal à la tête avant de faire mal aux jambes, j'ai continué avec le groupe de tête. Et puis à quelques dizaines de mètres du sommet, j'ai sprinté. Sur le coup, personne n'a compris ce que j'étais en train de faire. Le maillot à pois étant avec nous, l'usage voulait qu'on le laissât prendre les points. Moi, je voulais gagner mon pari... »

Deux ans plus tard, les Pyrénées furent réduites à la portion congrue. En l'occurrence, celle de la façade atlantique au travers d'une seule étape. Partis de Saint-Sébastien, les coureurs devaient rallier Pau par les cols basques et Marie-Blanque. L'occasion pour le public de découvrir un jeune grimpeur français, Richard Virenque. Pour son premier Tour de France, le Varois attaqua dès les premiers lacets, franchit Marie-Blanque en tête devant l'Espagnol Murguialday pour endosser le maillot jaune à Pau.

Un numéro De Pereiro. En 1995, l'étape est neutralisée en raison de la mort de Casartelli. L'année suivante, Marie-Blanque s'annonce comme la première difficulté de l'étape Argelès-Gazost-Pampelune marquée surtout par l'arrivée du Roi Miguel sur ses terres basques. Hélas, le quintuple vainqueur du Tour de France, déjà éprouvé par les cols alpins et loin au classement général, est à la peine tout au long de cette journée, et même dans Marie-Blanque, que Neil Stephens franchit le premier. Les quatre dernières ascensions (2000, 2005, 2006 et 2007) empruntent toutes le côté difficile, par Escot. C'est en tout cas à la sortie de ce village qu'Oscar Pereiro commence son festival en 2005 lors de la dernière des étapes pyrénéennes entre Mourenx et Pau. Vexé de s'être fait souffler la victoire par George Hincapie, la veille, à Hautacam alors qu'il avait effectué l'essentiel du travail, Oscar Pereiro veut sa revanche. En compagnie de l'Italien IViazzeni, il attaque pour rejoindre le groupe d'échappés.

L'écart entre ces derniers et les poursuivants fond sur les pentes de Marie-Blanque avant de disparaître complètement dans l'Aubisque. Plus tard, Oscar

Pereiro ne laissera le soin à personne de franchir avant lui la ligne d'arrivée à Pau, signant, à 28 ans, une de ses premières grandes victoires. Pour autant, l'étape si belle soit-elle, ne remet pas en cause le podium et le septième sacre de Lance Armstrong. Mais si Marie-Blanche punit sans pitié les coureurs en méforme, il sait aussi se montrer généreux avec les audacieux.

En 2006, le Tour de France aborde les Pyrénées lors de la dixième étape. Marie-Blanche se dresse en fin de parcours, 40 kilomètres avant l'arrivée à Pau. Le Stéphanois Cyril Dessel et l'Espagnol Juan Miguel Mercado ont pris la tangente depuis un long moment et gravissent le dernier col sans faiblir, passant au sommet avec près de dix minutes d'avance sur leurs poursuivants. En n'ayant pas calé dans Marie-Blanche, les deux hommes s'offrent deux jolis cadeaux : la victoire d'étape pour Mercado et le maillot jaune pour Cyril Dessel. Et, cette année, Marie-Blanche composera naturellement une des bougies du gâteau d'anniversaire des 100 ans du Tour de France dans les Pyrénées.

Par Fabien Pont

Ce col est un volcan

Cette station de moyenne montagne, qui surplombe Lourdes, a brûlé les étapes pour résonner comme un haut lieu du tour. Indurain et Armstrong y ont frappé très fort. malheureusement, le dopage y a souvent rôdé.

Dès sa première visite sur les rampes d'Hautacam, le Tour de France s'offre une étape à grand spectacle. Ce 13 juillet 1994, Miguel Indurain est au sommet de son art. L'Espagnol est en route pour un quatrième sacre à Paris, mais le Suisse Tony Rominger s'accroche, il est bien le seul d'ailleurs, dans ce Tour un brin faiblard... Deux jours plus tôt, dans le chrono entre Périgueux et Bergerac, il a limité la casse en ne concédant « que » deux minutes à Indurain. Ce dernier aborde donc les Pyrénées serein, bien sûr, mais pas encore totalement « tranquillo ». Suiveur exceptionnel, capable d'assommer le Tour dans les chronos et de contrôler en montagne, l'Espagnol va t'il enfin se résoudre à attaquer ? « Cette année- là, je n'avais pas le choix, dira-t-il plus tard. Je devais attaquer dans les Pyrénées, oui. » Et quand il n'a pas le choix, Indurain peut faire mal. Dès les premières rampes d'Hautacam, Marco Pantani a tenté sa chance, seul. Derrière, Indurain fait donner la garde Banesto qui durcit le rythme. Affaibli depuis quelques jours par des problèmes intestinaux, Rominger cède rapidement. Indurain, il est vrai, mène grand train, dans un style tout en puissance et en élégance. Dans sa roue, c'est la panique. Mais les Français De Las Cuevas, Virenque et Leblanc résistent. Et craquent à leur tour... sauf Leblanc, en état de grâce. Dans son style tout en élégance, Indurain assomme le Tour. À la sortie des Pyrénées, son avance frôlera ainsi

les 8 minutes (7'56 sur Rominger et Virenque).

Pour Leblanc, l'occasion est donc unique d'en profiter pour aller chercher une victoire d'étape de prestige. L'image est restée célèbre. À 2 km de l'arrivée, le Français choisit d'attaquer dans le brouillard au moment même où Indurain vient de le ramener sur Pantani. Mais il lui faudra finalement une autre accélération pour mériter d'inscrire son nom pour la première fois au palmarès de cette montagne si rude. Cet « exploit » lui permet également de signer un joli rapproché au général. Mais à Paris, Leblanc reste au pied du podium derrière Miguel Indurain, Piotr Ugrumov et Marco Pantani.

Riis se moque du monde. Deux ans plus tard, en 1996, le Tour est déjà de retour sur les hauteurs d'Argelès-Gazost. Parti d'Agen, le peloton est emmené par un certain Bjarne Riis, 32 ans. Le Danois de T-Mobile a pris le pouvoir dans les Alpes. Il comptait sur l'Iseran et le Galibier pour attaquer, mais la neige a raccourci la neuvième étape. Et Riis a dû se contenter de l'ascension vers Sestrières pour faire la différence et s'emparer du maillot jaune. À ce moment-là, José Miguel Echavarri, le mentor d'un Indurain déjà battu, ne croit pas que Riis puisse s'imposer à Paris. « Ses attaques sont trop explosives. Dans une course aussi dure que celle-ci, on finit par le payer un jour ou l'autre. » Mais Echavarri se trompe. Car ce que Riis a fait dans les Alpes n'est rien à côté de ce qu'il va réaliser dans la montée vers Hautacam. Visionner ces images aujourd'hui ? C'est, au choix, une crise de rire ou le dégoût assuré. Car à l'antenne, Patrick Chêne et Bernard Thévenet, les commentateurs de l'époque sont désemparés.

« C'est incroyable, c'est inouï ! hurle ainsi Chêne. Il fait ce qu'il veut où il veut, c'est trop gros pour être vrai ! » Patrick Chêne ne croit pas si bien dire. Le spectacle de Bjarne Riis est, il est vrai, assez déstabilisant. Indurain lui-même a compris dès les premiers hectomètres du col. « Je roulais déjà sur le 39 x 17 (le petit plateau) quand j'ai voulu passer le groupe de tête en revue. Et là, j'ai vu Riis sur le gros plateau. Moralement, j'ai pris un premier coup de massue. » Les autres ne vont pas tarder. Car cette-fois, Riis est bien décidé à achever le quintuple vainqueur du Tour. Alors que Jan Ullrich, son jeune lieutenant, a durci le ton, Riis place une première attaque. Indurain répond du tac au tac. Le Danois se rassoit, se laisse glisser à l'arrière du groupe, et toise alors ses rivaux un à un, comme si la pente n'existait pas. À l'antenne, Bernard Thévenet en perd son latin : « Je ne comprends pas très bien où il veut en venir. »

La réponse ne va pas tarder. Riis va multiplier les accélérations, jusqu'au point de rupture, pour tous ses rivaux. Tour à tour, Leblanc, Dufaux puis Virenque sont ainsi déposés, au train. Le grimpeur français constate son impuissance : « Si je le suivais davantage, j'étais sûr d'exploser », résume le Varois sur la ligne. Pas mécontent, tout de même, d'avoir limité la casse, à 49 secondes au sommet. Une performance qui lui permettra de s'offrir la troisième place sur le podium, à Paris. Mais ce 16 juillet à Hautacam est un jour de tristesse pour beaucoup. Miguel Indurain vient définitivement de craquer. Ses dernières chances de redresser une situation déjà bien mal embarquée se sont envolées. Arrivé à plus de 2 minutes de Riis, l'Espagnol affronte la défaite avec la dignité qu'on lui connaissait déjà dans la victoire. « C'est un jour important pour moi. Mais il devait arriver », résume-t-il

alors que le lendemain, tout un peuple l'attendait à Pampelune, pour le célébrer. À la question de savoir s'il compte raccrocher le vélo, Miguel hésite. « Il est trop tôt pour le dire. » Finalement 11^e à Paris, il arrêtera bien sa carrière au mois de janvier suivant.

Et Bjarne Riis, dans tout ça ? À 32 ans, le voilà lancé vers un incroyable succès dans le Tour de France. Il a certes pris la cinquième place en 1993, la quatorzième en 1994 et la troisième en 1995, mais ses références sont minces. Sa domination est extravagante et son surnom, « Monsieur 60 % », en dit déjà long sur sa réputation au sein du peloton. Le Danois serait prêt à tous les risques pour gagner le Tour, quitte à atteindre un taux hémocrite hallucinant. Onze ans plus tard, le 25 mai 2007, alors que les affaires de dopage et les aveux se multiplient, Bjarne Riis, cerné, décide d'avouer à son tour. La veille, ses anciens coéquipiers chez T-Mobile, Erik Zabel et Rolf Aldag, avaient déjà ouvert la brèche en dévoilant (presque) tout, de leurs pratiques dopantes, durant le Tour 1996 notamment. Riis, lui, reconnaît avoir gagné ce Tour de France dopé à l'EPO. « Je ne suis pas digne de cette victoire. Le maillot jaune est dans mon garage, vous pouvez venir le chercher. » Quelques jours plus tard (le 7 juillet 2007, au départ de Londres), les organisateurs de la Grande Boucle prendront le Danois au mot en le rayant du palmarès. Avant de revenir sur leur décision, en juillet 2008, face à la « franchise » de Bjarne Riis (!).

Armstrong sur une autre planète. Malgré tout, Hautacam reste une destination privilégiée pour les organisateurs du Tour de France. En 2000, alors qu'une

seule véritable étape pyrénéenne est au programme, elle s'achève à Hautacam. Nous sommes le 10 juillet et il fait nuit en plein jour. Des conditions dantesques pour s'attaquer au premier massif montagneux de cette édition, rien de tel pour que la journée reste gravée dans les mémoires. Pour le reste, Lance Armstrong s'en charge. Au départ de Dax, sous le déluge, son visage est fermé, sa mine très concentrée. Les jours précédents, Marco Pantani s'est répandu dans les médias pour provoquer l'Américain et Jan Ullrich. Les trois derniers vainqueurs du Tour sont là. Prêts pour la première grande explication. Marie-Blanque et l'Aubisque sont au programme, mais c'est bien l'ascension d'Hautacam que tout le monde attend. Sauf Javier Otxoa, parti en éclaireur dans une longue échappée avec Jacky Durand et Nico Mattan. Le grimpeur de Kelme se présente finalement seul avec un peu plus de 10 minutes d'avance au pied du col. Durand a lâché prise dans Marie-Blanque, Mattan a abdiqué dans l'Aubisque. Derrière, quelques grimpeurs en contre-attaque croient encore en leurs chances. Ils ont pris les devant dans l'Aubisque. On trouve là Virenque, Escartin, Heras, une escouade de Banesto (Jimenez, Odriozola, Mancebo) ou encore Beltran.

C'était une bonne idée de partir devant. Mais c'était inutile. Car Lance Armstrong s'apprête à entrer en scène. Comme promis, Marco Pantani tente tout de même de faire exploser la course dès les premières rampes. Mais le « pirate » a présumé de ses forces et négligé celles de l'Américain. Car la réponse du Texan est brutale. Son démarrage terrible et sans rémission. Alliage de vélocité et de puissance, sa démonstration impressionne dès les premiers vrais coups de pédale. Hervé Mathurin, l'envoyé spécial de « Sud-Ouest », n'en croit pas ses yeux et

décrit « une ascension surnaturelle, surréaliste et pour tout dire surhumaine, à l'échelle, des conditions climatiques comme on en a rarement vu sur le Tour de France. » Un an plus tôt déjà, Armstrong avait offert le même spectacle dans la montée vers Sestrières. Voilà donc qu'il remet ça, avec plus d'intensité. A l'œil nu, l'impression est effrayante. Les rivaux de l'Américain s'effondrent un à un. Au sommet, Zülle et Mancebo ont lâché 3 minutes, Ullrich 3 min 20 sec et Pantani, en perdition, est à 5 minutes. Virenque s'en sort un peu moins mal à seulement 1 min 15 sec. Et Otxoa ? Il sera finalement épargné, de justesse. Ses 10 min 30 d'avance en bas ont fondu. Il ne lui reste que 43 secondes sur la ligne. Assez pour lever les bras, au terme d'une étape qui vient d'entrer dans l'histoire du règne d'Armstrong. Car après cette première journée de montagne, le Tour est sous le choc. Il est surtout terminé. Pour la deuxième année consécutive, l'Américain a anéanti la concurrence dès le premier grand col. La plaisanterie ne fait alors que commencer.

Les Saunier-Duval en font trop. Et en parlant de plaisanterie, justement, voici la joyeuse troupe de Saunier-Duval qui débarque en 2008. Riccardo Ricco mène la danse sur le vélo et Mauro Gianetti dirige le tout dans la voiture. Les observateurs ne sont dupes de rien. Mais Ricco déboule, tout en provocation. Déjà rassasié par ses victoires à Super-Besse et la veille à Bagnères-de-Bigorre, l'Italien annonce aussi sec la victoire de son compagnon de chambrée, Leonardo Piepoli, « qui sera imbattable » à Hautacam. Il oublie juste d'annoncer un éventuel doublé de Saunier-Duval, avec Juan-José Cobo. Toujours est-il que Ricco est manifestement bien informé.

Sur les pentes d'Hautacam, Piepoli et Cobo offrent une démonstration de force digne de leur leader, s'offrant même le luxe de déposer Franck Schleck dans les derniers hectomètres. L'équipe CSC se consolera facilement avec la victoire finale de Carlos Sastre à Paris. Ce jour-là d'ailleurs, la formation de Bjarne Riis réalise l'autre gros coup de force, grâce à ses rouleurs Voigt et Cancellara, impressionnants équipiers dans le Tourmalet puis dans la vallée. Quant à Piépoli, Ricco et leurs trois victoires d'étapes, ils sont alors en sursis. Deux jours plus tard en effet, au matin du départ de Lavelanet, la nouvelle que tout le monde attendait avec impatience tombe enfin : Ricco a été contrôlé positif à l'EPO Cera. C'était évident, encore fallait-il le prouver. Les gendarmes entourent le bus de la formation espagnole où Ricco est en tenue, prêt à prendre le départ. Il rejoindra finalement la gendarmerie. Quelques instants plus tard, le reste de l'équipe Saunier-Duval abdiquera également. Piepoli, 37 ans qui était déjà à la bagarre à Hautacam en 1996, est licencié de son équipe quelques jours plus tard avant d'être lui aussi convaincu de dopage au mois d'octobre suivant...

Par Julien Duby

La légende a commencé par un mensonge

Il fut le premier col de haute montagne grimpé par les coureurs du Tour de France à qui il doit sa renommée. le Tourmalet fourmille d'anecdotes et d'une supercherie.

Il est des lieux dont la célébrité doit exclusivement au Tour de France : le col du Tourmalet est de ceux-là, de même que le col alpestre de Turin serait inconnu sans le rallye de Monte-Carlo. Coureurs et cyclotouristes en ont fait une sorte de rite initiatique : on n'a pas vraiment jeté sa gourme tant qu'on n'a pas hissé sa carcasse en haut des 2 114 mètres du col pyrénéen, souvent par temps de brouillard. La légende en fait le premier grand col jamais escaladé dans le Tour de France. C'est vrai pour les plus de 2 000 mètres, mais trois ans plus tôt, en 1907, les aventuriers du vélo avaient déjà grimpé le col de Porte, au-dessus de Grenoble. Celui-ci ne culmine toutefois qu'à 1 300 mètres d'altitude. Autant dire un col junior. N'importe quel pédaleur sait qu'au dessus de 2 000 mètres (et même un peu plus bas), on change de monde. Un qui l'avait compris très tôt, c'est le dénommé Alfonso Steines. Dépêché en mai 1910 par Henri Desgranges, patron de « L'Auto » et du Tour, pour trouver de nouvelles routes et permettre à son épreuve de franchir un cap de notoriété, le journaliste, parti de Bagnères-de-Bigorre, s'était retrouvé bloqué par la neige à 4 kilomètres du sommet. N'écoutant que son zèle, il poursuivit l'ascension à pied par une nuit glaciale et redescendit à Barèges, congelé de-

vant des gendarmes médusés. Une fois réchauffé, il expédia à son patron un télégramme ainsi libellé : « Passé Tourmalet. Stop. Très bonne route. Stop. Parfaitement praticable. Stop. Signé Steines. » De ce gros mensonge de journaliste à journaliste allait naître une épopée de plus d'un siècle.

« **Assassins** ». En fait, il ne s'agissait pas seulement de franchir le Tourmalet mais quatre cols en suivant : Peyresourde, Aspin, Tourmalet et Aubisque, au départ de Luchon pour une étape censée s'achever à Bayonne, soit 326 kilomètres. Le « cercle de la mort » était né, décourageant 26 coureurs de continuer la course sur 36 engagés. Le premier à franchir le Tourmalet en tête, Octave Lapize, fut contraint d'y poser pied à terre à plusieurs reprises et eut ce mot fameux à l'endroit des organisateurs : « Vous êtes tous des assassins. » Commentaire de Jean Bobet, auteur d'un livre sur ce champion d'exception, mort au front de la guerre 14-18 : « C'est un cri inattendu de sa part car il parle peu, sans doute à cause de sa surdité. Il est mal en point à ce moment-là, mais il ne s'est plus jamais exprimé comme ça. »

Il faut rappeler qu'à cette époque, le Tourmalet n'était qu'un chemin de terre que les coureurs grimpaient sans dérailleur et que Lapize affronta avec une démultiplication équivalente à 4,60 m, soit 39 x 19 aujourd'hui. Un braquet qu'aucun contemporain ne risquerait dans ce col bitumé. D'où le fait de poser pied à terre. Pour rester dans la légende, rares sont les champions qui n'ont pas apposé leur seau sur le Tourmalet. Eddy Merckx y construisit sa fameuse échappée vers Mourenx en 1969. Bartali, Coppi ou Bahamontes l'ont franchi en tête.

Thévenet se révèle. Dans l'époque contemporaine, Bernard Thévenet a remporté à La Mongie la première grande victoire de sa carrière en 1970, celle qui présageait cinq ans plus tard son succès dans le Tour de France. Alors âgé de 22 ans, il débutait dans l'épreuve et n'avait guère à son palmarès qu'un succès de prestige au sommet du mont Faron devant Gimondi, Altig, Pingeon et Merckx. Cette année-là, il n'aurait pas dû figurer dans une équipe Peugeot riche d'individualités de valeur, mais il bénéficia de la maladie de Ferdinand Bracke. Quelques jours plus tard, il remportait l'étape reine des Pyrénées entre Saint-Gaudens et La Mongie après avoir distancé le groupe de favoris en train de se neutraliser. Merckx eut alors ce commentaire : « Thévenet a réalisé un magnifique exploit, il ira loin. » Avis prémonitoire, puisque le Bourguignon le battit dans les Tours 1975 et 1977. Le Tourmalet n'a pas seulement mis en valeur des champions légendaires. Trois coureurs régionaux, le Béarnais Victor Fontan (1929), le Basque Marcel Queheille (1961) et le Landais Dominique Arnaud (1986) ont connu la joie de le passer en première position.

La fourche de Christophe et le bidon de Robic. Mais deux hauts faits du Tourmalet, ne relevant pas stricto sensu de la compétition, font aussi partie de l'histoire du Tour. C'est d'abord, en 1913, l'épisode fameux de la fourche d'Eugène Christophe, qui s'était affaissée dans la descente du col et obligea le coureur à effectuer 14 kilomètres à pied, à trouver une forge à Sainte-Marie-de-Campan, à braser sa pièce et à terminer à Luchon quatre heures après le vainqueur, Philippe Thys. C'est aussi, en 1953, la supercherie de Jean Robic, qui avait réussi, au nez et à la barbe des commissaires, à se faire discrètement placer sur son guidon

par son mécanicien, en haut du col, un faux bidon alourdi de plomb afin de compenser dans la descente la légèreté de son corps. L'ennui, c'est que son équilibre en souffrit et il ne put éviter de chuter lourdement. Mais comme « Biquet » était un courageux, il n'en remporta pas moins l'étape à Luchon et endossa provisoirement le maillot jaune dans ce Tour remporté pour la première fois par Louison Bobet.

Dans l'ordre des petites combines qui font le sel du cyclisme, n'ayons garde d'oublier, en 1937, la poussée subreptice, en bas du col, d'un jeune journaliste nommé Félix Léviton (futur codirecteur du Tour) au profit du Bordelais Roger Lapébie, alors en bagarre avec le Belge Sylvère Maës : « En courant, il m'a poussé des deux mains, longtemps. Personne ne pouvait nous voir à cause du virage, et avec la fraîcheur d'une cascade toute proche, ça m'a relancé, je suis revenu sur les Belges qui ne m'ont plus lâché », racontait Roger Lapébie lorsqu'on l'interrogeait sur cet épisode épique qui lui valut malgré tout 1 min 30 s de pénalisation. Ce qui ne l'empêcha pas de gagner le Tour cette année-là. Dans l'époque moderne, Richard Virenque y a construit deux de ses plus beaux succès d'étape, à Luz-Arden en 1994 et à Cauterets en 1995, l'enchaînement des cols étant très favorable à son style d'attaquant. Mais le Tourmalet, c'est surtout une cascade de défaillances en tout genre. Car si l'on y gagne le Tour, on l'y perd aussi. Le seuil des 2 000 mètres, où l'oxygène se fait plus rare, est fatal au plus grand nombre. Mais les champions n'ont pas échappé au sort commun parfois, tel le défaillant Greg LeMond, voyant s'enfuir en 1991 Miguel Indurain pour une passation des pouvoirs qui ne disait pas encore son nom. Pour l'Américain, le Tourmalet avait parfaitement mérité son origine étymologique : le « mauvais détour ».

Barèges ou La Mongie ? Le grand débat qui agite les « Tourmaletphiles » consiste à déterminer quel est le côté le plus dur. Pour certains, c'est la montée est en venant de Sainte-Marie-de-Campan par la haute vallée de l'Adour et La Mongie. Pour d'autres, c'est le versant ouest par Luz-Saint-Sauveur et Barèges. Dominique Arnaud, qui a expérimenté les deux faces, propose une sorte de rapport d'expertise : « La déclivité moyenne est à peu près la même (10 %), mais ce qui fait la différence, c'est l'approche du col. Quand on vient de Luz-Saint-Sauveur et même de Lourdes, on aborde de longs faux plats avec vent de face, si bien qu'arrivé à Barèges, on est déjà usé, alors que c'est là que les pentes sont les plus raides. Puis il y a un peu de répit jusqu'aux trois derniers kilomètres, les plus difficiles. Dans l'autre vallée, je trouve qu'on sent moins le vent, ce qui rend l'approche un peu moins rude. Souvent, il y a un ravitaillement à Gripp et cela crée une sorte d'accalmie qui fait qu'on arrive un peu moins usé au pied du col. En revanche, le passage du paravalanche est très dur et la traversée de La Mongie extrêmement pénible. A cet endroit, la course est déjà faite, même s'il reste encore 6 kilomètres jusqu'au sommet avec une pente un peu moins raide. Par contre, on peut se retrouver encore avec du vent de face. »

On voit par là que le pourcentage du col n'est pas la seule donnée à prendre en compte dans sa difficulté... Dominique Arnaud a connu au sommet du Tourmalet en 1986, l'un des grands moments de sa carrière d'équipier modèle, mais confesse un regret aujourd'hui : « Si, à mon époque, il y avait eu les oreillettes, j'aurais su que Bernard Hinault, mon leader d'alors, attaquait derrière moi et non un second couteau comme je le croyais ; je l'aurais alors attendu et j'aurais pu le suivre pour,

peut-être, gagner l'étape à Superbagnères alors que j'ai coincé et lui aussi, pour son malheur puisqu'il a perdu le Tour ce jour-là au profit de notre autre leader Greg LeMond ».

Passage obligé. La course moderne est ainsi faite que le Tourmalet n'aura peut-être pas dans l'avenir une histoire aussi riche. Les grands grimpeurs ont disparu au profit d'une classe hybride de rouleurs escaladeurs dont l'objectif est d'abord de marquer l'adversaire avant de porter l'estocade dans l'ultime montée, qu'il s'agisse de Luz-Ardiden, de Hautacam ou de Cambasque. Il faut en effet considérer que le Tourmalet fait presque toujours partie d'un ensemble de cols, qu'il est un (difficile) passage obligé et non une fin en soi comme l'Alpe d'Huez. Dominique Arnaud fait ainsi observer qu'en 2009, un vrai peloton de 70 coureurs est passé à peu près groupé au sommet. Néanmoins, il restera un haut lieu du Tour toujours susceptible d'être le théâtre d'un exploit athlétique, pour peu que les coureurs modernes en soient dignes.

Par Herve Mathurin

Forteresse des Pyrénées

Deuxième ville de province la plus visitée par le tour de France après Bordeaux, la cité béarnaise ressemble à une grande porte sur les Pyrénées, que les coureurs ouvrent ou referment selon le sens de la Grande Boucle.

Pau a beau être la ville la plus visitée par le Tour après Paris et Bordeaux, et être proche des Pyrénées, elle a rarement été le théâtre de légendaires exploits athlétiques. Certes, à son palmarès figurent quelques vainqueurs du Tour comme Alfredo Binda en 1930, premier de la série paloise, Sylvère Maës en 1936, Fausto Coppi en 1952, Federico Bahamontes en 1964, Felice Gimondi en 1975, Bernard Hinault en 1979 et 1981 ou Pedro Delgado, dernier de la série, en 1986. Mais pas de Louison Bobet, Jacques Anquetil, Eddy Merckx, Miguel Indurain ou Lance Armstrong. En revanche, on relève des noms peu familiers de la montagne comme Erik Zabel, Dimitri Konyshov (le Russe battit au sprint le Belge Johann Bruyneel, futur directeur sportif de Lance Armstrong), Eric Vanderaerden, Sean Kelly ou Fiorenzo Magni, tous finisseurs patentés, mais aussi d'honnêtes baroudeurs comme Patrice Halgand, Martin Earley ou Philippe Chevallier. Bref, on l'a compris, Pau n'est pas l'Alpe-d'Huez ni même Luchon, autre ville montagnarde de vallée.

Grimpeurs et sprinteurs. À cela deux raisons principales. La première tient au sens de rotation du Tour. Lorsqu'il arrive du nord-ouest, Pau est en quelque sorte la dernière station avant les cols, c'est-à-dire une des ultimes occasions pour les routiers sprinteurs de remporter une étape. Il n'est alors pas rare qu'un emballage

survienne place de Verdun, du moins quand une échappée n'est pas parvenue à son terme. L'autre raison a pour cause l'éloignement des cols, qu'il s'agisse de l'Aubisque (dont le sommet culmine à 60 km de Pau) ou du Marie-Blanque. Difficile, lorsqu'une sélection s'est opérée, de résister au retour d'un peloton sur une distance aussi longue, qui plus est en descente. Mais à cette remarque, il doit être apporté un correctif. Si la course vient de l'est, Pau devient la dernière ville montagnarde avant la remontée vers Paris et le vainqueur peut être un baroudeur ayant bénéficié d'un bon de sortie du maillot jaune dans un contexte où le classement général est bien établi. Deux exceptions notables : les succès de Bernard Hinault en 1979 et 1981 (dans un chrono), car le Tour était parti ces années-là d'Auch et de Nice et n'avait pas encore emprunté les Alpes.

En revanche, si la course vient de l'ouest, elle traduit au contraire une sélection effectuée par les premiers cols. Ce fut notamment le cas en 1986 quand Pedro Delgado remporta l'étape partie de Bayonne, Bernard Hinault ayant endossé le même jour le maillot jaune au terme d'une mémorable échappée préluant à un, autre raid le lendemain, vain celui-là et fatal à sa sixième victoire dans le Tour. On se souvient également qu'en 1992, Richard Virenque s'y était révélé en provenance de Saint-Sébastien. Il s'était emparé de la première place du classement général suite à une longue échappée avec l'Espagnol Murguialday (vainqueur de l'étape), avant de la perdre le lendemain à Bordeaux au profit de son équipier Pascal Lino. Plus jamais il ne se retrouva en jaune...

De Vietto à Robic. Ces considérations générales ne doivent toutefois pas oc-

culter quelques hauts faits consignés par la légende du Tour. Dans l'ordre chronologique, il faut citer en 1934 la victoire de René Vietto au terme d'un long raid solitaire dans les grands cols. Mais ce qui fit le prix de ce succès palois fut moins cette chevauchée que le sacrifice du coureur cannois la veille dans la descente du Portet d'Aspet. Il y avait donné sa roue à son leader Antonin Magne alors qu'il était échappé, ce qui l'avait contraint à regrimper le col en sens inverse ! Ce dévouement, qui succédait à un autre la veille dans le col de Puymorens, fit de René Vietto le chouchou du public français à défaut d'un vainqueur du Tour. Il fut, en quelque sorte, le précurseur de Raymond Poulidor et Richard Virenque, également bien aimés du public, mais tout autant privés d'un triomphe à Paris. Autre exploit athlétique notoire achevé dans la cité navarraise : la victoire de Jean Robic en 1947 au terme d'une échappée de 190 km en solitaire pour se présenter dix minutes avant ses adversaires à l'arrivée, casque sur la tête et mouchoir sur la nuque. Le célèbre « Biquet » dut pourtant attendre la dernière étape pour endosser le maillot jaune et gagner l'épreuve.

Chute et abandon. Mais Pau est entré dans l'histoire du Tour pour d'autres faits que des victoires spectaculaires. Le champion du monde Rik Van Looy, tombé bêtement par la faute d'une moto entre Bidarray et Ossès en 1962, fut contraint à l'abandon à Larceveau, à cause d'une sévère blessure aux reins. En 1972, alors jeune espoir du cyclisme français, Bernard Thévenet fut victime peu avant l'arrivée, très exactement à Arthez-d'Asson, dans la vallée de l'Ouzoum, d'une chute qui avait également entraîné Luis Ocana. Ayant perdu conscience puis la mémoire, le Bourguignon rallia l'arrivée dans un état second, à tel point qu'il ne savait même

pas qu'il était dans le Tour et encore moins à Pau ! Placé en observation à l'hôpital, il fut cependant déclaré apte à poursuivre la course le lendemain.

Autre événement majeur : l'abandon de Bernard Hinault dans le Tour 1980. La course avait été marquée jusque-là par des conditions météorologiques détestables. De nombreux coureurs souffraient de tendinite due à la pluie. Bernard Hinault était du nombre mais avait soigneusement caché la gravité de son mal. Néanmoins, la douleur était si forte qu'à l'arrivée de l'étape Agen-Pau, sa décision était prise : il ne repartirait pas le lendemain en direction de Luchon pour la première étape de grands cols. Il l'annonça discrètement à Jacques Goddet et Félix Lévitan à l'hôtel Continental, aux alentours de 22 h 30, alors que les organisateurs recevaient à table le leader communiste Georges Marchais et son imitateur Pierre Douglas (ils devaient suivre l'étape le lendemain) ainsi que le directeur sportif de l'équipe Renault Cyrille Guimard. Le patron de l'hôtel à l'époque, Jean Touyarot, raconte : « Hinault, qui ne logeait pas chez moi, est arrivé par la porte de service donnant dans les cuisines. Il m'a demandé d'aller chercher Guimard. Tous deux ont discuté dans le couloir. J'ai compris qu'il se passait quelque chose car on savait qu'Hinault avait un problème de genou. En fait, il abandonnait en catimini. Guimard faisait une tête sinistre. Évidemment, après, cela a été la ruée des journalistes car il était 11 heures du soir. Il y a eu une conférence de presse improvisée de Guimard. C'était d'autant plus inattendu pour nous que nous ne logions plus d'équipes depuis quelques années, seulement la direction. » Quelques minutes plus tard, le champion breton roulait en direction de Lourdes avec sa femme et son fils : il se rendait chez son équipier Hubert Arbes. Le lendemain, le Tour repartit de

Pau sans maillot jaune, Joop Zoetemelk (futur vainqueur) ayant refusé de le porter jusqu'à Luchon.

Étape de deuil. Pau n'a pas seulement servi de cadre à des arrivées mais aussi à des étapes de repos ou à des départs. Celui de 1991 donna lieu à un événement inédit en ce lieu : une manifestation de coureurs pour protester contre le port du casque, avec Marc Madiot et Laurent Fignon en première ligne. Si, en d'autres temps, ce mouvement d'humeur avait provoqué l'ire des organisateurs (Bordeaux en 1966, Valence-d'Agen en 1978), ceux-ci se montrèrent cette fois plus accommodants et la gent pédalante obtint un sursis qui allait se traduire plus tard par un succès complet, le casque devenant facultatif en montagne. Événement plus dramatique : l'arrivée groupée place de Verdun de l'équipe Motorola en 1995, au lendemain de la mort accidentelle de Fabio Casartelli, le champion olympique italien, dans la descente du Portet d'Aspet. Ses coéquipiers (parmi lesquels Lance Armstrong) avaient voulu ainsi lui rendre hommage après que l'étape fut neutralisée par le peloton. 1995 fut donc une année sans vainqueur pour Pau.

Délivrance pour Mastrotto. Mais la cité béarnaise connut heureusement d'authentiques joies, comme en 1967 avec la victoire de l'enfant du pays, Raymond Mastrotta, dit le Taureau de Nay. Ce solide baroudeur courait depuis huit ans après un succès d'étape qui le fuyait inexorablement. Mais on était en fin de Tour et les favoris campaient sur leurs positions. Aussi, après un regroupement dans la descente de l'Aubisque, et en vue de sa bonne ville de Nay, Mastrotto plaça sa célèbre « figasse » qu'il annonçait depuis quinze jours. Une fois avalée la côte de

Pardies-Piétat, véritable casse-pattes, plus rien ne pouvait empêcher « la Mastrotte » de filer vers une victoire aussi précieuse que rare. Ce dénouement heureux, l'autre Béarnais Gilbert Duclos-Lassalle aurait pu le connaître chez lui en 1990 mais la crevaison de son leader Greg LeMond en décida autrement. Et « Gibus » ne gagna jamais une étape du Tour.

Le bluff de Labarrère. Tous ces événements, menus ou majeurs, ont fait de Pau un haut lieu du Tour de France. Son ancien maire, André Labarrère, confessait volontiers qu'il n'avait même plus besoin de se porter candidat pour que les organisateurs viennent à lui. Il s'était même permis le luxe extraordinaire de les envoyer paître au début des années quatre-vingts : « Je commençais à être complètement écoeuré par les aspects commerciaux et mercantiles du Tour. L'argent devenait omniprésent et occultait de plus en plus l'aspect sportif. Un jour, je leur ai dit que j'en avais marre et que cela ne correspondait plus à ce que je voulais pour ma ville. Résultat : j'ai obtenu que le Tour vienne gratuitement à Pau pendant trois ans ! Comme quoi il faut toujours dire ce qu'on a sur le coeur. » Ce qu'André Labarrère ne dit pas, c'est que lui et ses adjoints ont aussi rôlé parfois parce que le Tour ne venait pas chez eux. Il est vrai qu'au regard de ce qui précède, un mois de juillet sans le Tour à Pau, c'est comme un village sans sa fête annuelle.

Par Herve Mathurin

Les charmes des « petits » cols basques

Longtemps, la côte basque fut synonyme d'arrivée de la grande étape pyrénéenne et de départ vers la plaine Aquitaine. avant la découverte du col de Burdincurutcheta, en 1986...

Qui s'en douterait aujourd'hui (en 2010, NDLR)? Le Tour a fait halte 35 fois au Pays Basque depuis sa première édition en 1903, dont 30 à Bayonne. Mais seulement cinq fois au cours des trente dernières années : Bayonne en 1986, 1987 et 2003, Hendaye en 1996 et Cambo les Bains en 2006. Bayonne, étape incontournable, c'était avant guerre (1906 à 1931 sans interruption, avec incursion à Hendaye en 1928), souvent à l'arrivée de la grande traversée des Pyrénées Quand le parcours du Tour des pionniers épousait le contour de la carte de France à raison de 5 500 kilomètres ! La capitale basque découvre le Tour dès sa quatrième édition, en 1906, lors de Toulouse- Bayonne, et se réjouit de la victoire d'un régional de 22 ans, Jean-Baptiste Dortignacq, né à Arudy. L'année suivante, toujours au départ de Toulouse, Lucien Petit-Breton franchit la ligne le premier sur les bords de Nive et remporte ce Tour à Paris. Le scénario est en tout point identique l'année suivante.

Lafourcade en eau trouble. En 1910, le Tour s'ouvre aux Pyrénées avec l'étape reine Luchon-Bayonne : les coureurs s'élancent pour 326 kilomètres avec au

menu Peyresourde, Aspin, Tourmalet et Aubisque ! Octave Lapize, qui remportera cette édition, s'impose à Bayonne après avoir judicieusement alterné course à pied et pédalage sur des chemins défoncés et caillouteux... Il passe en tête les trois premiers cols, à la lutte avec Garrigou. Mais, surprise, un inconnu au style pour le moins abrupt bascule avec 16 minutes d'avance au sommet de l'Aubisque : le Bayonnais François Lafourcade. Il finira par flancher, exténué, pour terminer cinquième à Bayonne, à 10 minutes de Lapize.

Duboc intouchable. Lafourcade, qui mourra à 36 ans à la Première Guerre mondiale (comme Petit-Breton et Lapize), fait aussi parler de lui l'année suivante, dans un registre moins glorieux... En juillet 1911, Paul Duboc semble intouchable en montagne. Victorieux à Perpignan, puis Luchon, il grignote chaque jour son retard sur Garrigou, leader au classement général.

Dans Luchon-Bayonne, il prend seul le commandement dès Peyresourde, franchit le Tourmalet avec une confortable avance, puis... stoppe net dans l'Aubisque, pris de vomissements. Il terminera vingt-et-unième à Bayonne. L'histoire dit qu'il a été empoisonné en buvant d'un trait un bidon qu'une main tout sauf innocente lui tendit au contrôle d'Argelès. Celle de François Lafourcade, devenu « soigneur »... Dans « La Fabuleuse Histoire du Tour de France », Pierre Chany raconte que Lafourcade « s'était fixé à Boulogne Billancourt pour se spécialiser dans la préparation de breuvages suspects. Il agissait sur commande, à la façon des tueurs à gages. » Il fut disqualifié à vie. Divers vainqueurs, qui ne marqueront pas la grande histoire du Tour, s'imposent à Bayonne les années suivantes. Puis Pau dame le pion à

la cité basco-gasconne de 1932 à 1938.

Louison Bobet et Biarritz. En 1948, la France vient de passer la barre des 40 millions d'habitants. Marcel Cerdan devient champion du monde des poids moyens en septembre, Citroën présente la 2CV au Salon en octobre. Auparavant, en juillet, Biarritz accueille l'épreuve pour la première fois : Louison Bobet gagne l'étape et reprend le maillot jaune qu'il avait conquis pour la première fois de sa vie lors de la troisième étape Dinard-Nantes, remportée par le Girondin Guy Lapébie. Un autre Landais, plus jeune, qui ne courait pas encore le Tour aux côtés de Louison, a entendu parler de cette victoire. « Ils étaient trois à pouvoir gagner, raconte André Darrigade : Bobet, Edouard Müller de l'équipe d'Ile-de-France, et l'Italien Giuseppe Tacca. Bobet avait un petit coup de pompe. Il dit à Müller : "Roule, tu vas gagner l'étape. Moi, c'est bon, j'ai le maillot jaune"... Quel remous à l'arrivée !

Le lendemain, jour de repos à Biarritz, Müller, furieux, cherchait Bobet partout pour le jeter à l'eau ! Louison se fera pardonner quelques années plus tard en faisant rentrer Müller avec lui au sein de l'équipe Stella...» Le Breton Bobet, qui était loin de s'en douter alors, finira sa vie à Biarritz (1983), où il construira un centre de thalassothérapie. Le jour du fameux jour de repos au bord de l'Océan, « Sud Ouest » prend en photo, à l'arrière d'une décapotable, le rugbyman Jean Dager, venu rendre visite aux frères Roger et Guy Lapébie. Le lendemain, Gino Bartali est vainqueur à Lourdes, devant Jean Robic. Bobet conserve le maillot jaune mais ne gagnera pas ce Tour. Quelques années plus tard, Louison devient le héros que la France attendait, réalisant le triplé sur la Grande Boucle de 1953 à 1955, notamment épaulé par André Darrigade.

En 1954, le Lorrain Gilbert Bauvin, de la formation Nord-Est-Centre, gagne Bordeaux- Bayonne. Une étape historique pour le Tour qui ne le sait pas encore : Antoine Blondin rédige la première de ses 525 chroniques pour « L'Équipe », intitulée « Du pin et des jeux »... Extrait : « De Bordeaux à Bayonne, je me suis étonné d'être dans cette caravane qui décoiffe les filles, soulève les soutanes, pétrifie les gendarmes, transforme les palaces en salles de rédaction, plutôt que parmi ces gamins confondus par l'admiration et chapeautés par Nescafé. Je peux bien le dire, mon seul regret est de ne pas m'être vu passer. »

Le « Diable Rouge » de Sauguis. En 1956, si le Belge De Bruyne rafle à André Darrigade le bouquet de Bordeaux-Bayonne, le Sud-Ouest jubile le lendemain, lors de Bayonne-Pau, quand « Dédé de Narrosse » reprend le maillot jaune et le vert du classement par points. Mais quelle victoire eut plus d'impact à Bayonne que celle du Souletin Marcel Queheille, en 1959 ? L'étape Bordeaux-Bayonne était pourtant plate comme la main, ce 3 juillet 1959, sous la canicule. À 29 ans, le petit grimpeur (1,60 m, 56 kg) de Sauguis, un village près de Mauléon, profite de la seule côte du parcours, à Urt, au bord de l'Adour, pour fausser compagnie à ses compagnons d'échappée et terminer détaché 25 kilomètres plus loin, sur la piste du vélodrome de Saint-Léon. Un héros applaudi par ses amis venus en nombre, qui ne s'attendaient pas à pareille fête, et embrassé pour la première fois en public par sa fiancée Francette, qui allait devenir sa femme. Cette année-là, les coureurs aquitains sont en vue : André Darrigade décroche le premier de ses deux maillots verts à Paris. Il récidivera en 1961. Et il est enfin champion du monde, en

août, à Zandvoort.

Poulidor malchanceux. 1964 reste gravé dans l'histoire comme l'un des symboles de la rivalité Anquetil-Poulidor Et, une fois encore, lors du contre-la-montre Peyrehorade-Bayonne, « l'éternel second » voit ses chances de s'imposer compromises par la malchance... Poulidor a fait exploser le peloton deux jours plus tôt, dans le col du Portillon, et repris 1' 16" à Anquetil. 9 secondes séparent les deux coureurs à Peyrehorade, seulement précédés par Groussard et Bahamontes au classement général. Tony Arbona, envoyé spécial de « L'Équipe », raconte la suite : « Mes camarades et moi étions hypnotisés par l'allure de Poulidor, fait d'une coulée puissante. Brusquement, c'est le drame, ou plutôt le Grand Guignol ! Poulidor lève le bras. Il a crevé. Antonin Magne, qui conduisait la voiture, braque vers son coureur, freine sans s'arrêter vraiment. Le mécano, trompé par le dernier coup de frein, trébuche, s'empêtre dans le vélo qu'il portait sur son épaule et chute dans les pieds de Poulidor. Ce dernier, sans perdre de temps, enfourche son vélo et repart. Puis s'aperçoit que le guidon est tordu. Il s'arrête une nouvelle fois et tente, avec l'aide de son mécano, de le redresser. Poulidor remonte sur son vélo, mais le mécano, en état de choc, oublie de le relancer. Poulidor, en déséquilibre, n'arrive pas à remettre ses cale-pieds... » Finalement, le Limousin concède 37 secondes à Anquetil, vainqueur à Bayonne, qui s'empare du maillot jaune qu'il ne quittera plus jusqu'à Paris. Une marche et seulement 55 secondes sépareront les deux hommes sur le podium des Champs-Élysées, où Anquetil gagnera le dernier de ses cinq Tours de France.

Le lendemain, parti de Bayonne, André Darrigade gagne enfin dans sa région,

à Bordeaux la dernière de ses 22 victoires d'étape, autant que Lance Armstrong mais, lui, toutes en ligne. En 1972, le Tour passe encore par Bayonne. Le Hollandais Léo Duyndam l'emporte et Cyrille Guimard est en jaune, mais l'événement est la venue de Merckx. Enfin ! Vainqueur du Tour depuis 1969, il ne reviendra d'ailleurs plus en Pays basque. 1978, année charnière : Merckx a pris sa retraite, Bernard Hinault a 23 ans et dispute son premier Tour... qu'il remporte. Le parcours fait halte à Biarritz où, sans doute aspiré par l'air du pays, le Basque d'Oiartzun Miguel Maria Lasa passe la ligne en tête. 1986 est l'année de la prise de pouvoir de Greg LeMond, qui devance Hinault, son second, de plus de 3 minutes à Paris. Le Breton, qui aura tiré ses plus belles cartouches dans le col de Burdincurutcheta, mettra fin à sa carrière à la fin de cette saison. L'année suivante, le Tour parti de Berlin repasse à Bayonne, pour un départ vers Pau où le Néerlandais Erik Breukink s'impose.

La fin d'une époque. Depuis, l'histoire du Pays basque français et du Tour semble s'être assoupie... En 1992, l'épreuve démarre de Saint-Sébastien, comme un fait exprès pour Miguel Indurain, qui remporte le deuxième de ses cinq Tours d'affilée. Après le prologue, tombé dans l'escarcelle du Navarrais, la première étape bosselée autour de Saint-Sébastien offre une victoire surprise au Français Dominique Arnould. Mais surtout, le lendemain, entre Saint-Sébastien et Pau, les suiveurs découvrent un grimpeur prodige : Richard Virenque, qui s'échappe en compagnie de Dante Rezze, son coéquipier chez RMO, et de l'Espagnol Javier Murguialday. Dans le col de Marie-Blanque, Virenque fait la différence. Puis temporise et attend Murguialday, à qui il abandonne la victoire à Pau, lui-même en-

dossant le maillot jaune. Il le perd dès le lendemain sur la route de Bordeaux, au profit de son compatriote Pascal Lino, profitant d'une échappée au long cours, Richard « Coeur de Lion » s'est désormais fait un nom.

La course franchit à nouveau la frontière en 1996 : le Suisse Laurent Dufaux, parti le matin d'Argelès-Gazost, lève les bras à Pampelune, chez Miguel Indurain, au crépuscule de la carrière du Navarrais. Voskamp gagne le lendemain sur le front de mer à Hendaye. Mais, cet été, les Français sont plutôt captés par les Jeux olympiques d'Atlanta, où leurs représentants glanent 37 médailles, dont 15 d'or, à commencer par celles de Marie-José Perec sur 200 et 400 mètres. Le Tour, qui fera un départ d'étape à Cambo les Bains en 2006 et verra le Français Cyril Dessel hériter— pour un seul jour—du maillot jaune à Pau, arrive une dernière fois à Bayonne en 2003. L'Américain Lance Armstrong est en jaune depuis déjà huit jours et son compatriote Tyler Hamilton, malgré une clavicule fracturée, gagne en solo, parti dès les contreforts de Bagargi, l'autre versant du Burdincurutcheta. Son directeur sportif, Bjarne Riis, expliquera à l'époque qu'Hamilton avait judicieusement opté pour un petit plateau de 33 dents afin de digérer au mieux les rudes pourcentages de Bagargi. Les faits retiendront plutôt qu'Hamilton fut, l'année suivante, le premier coureur convaincu de dopage par transfusion sanguine...

Par Remi Monnier

Pour toute remarque concernant cet ouvrage,
écrivez à supplements@sudouest.fr.

Vous pouvez également contacter la Documentation du journal :
doc@sudouest.fr

Édité par la SA de presse et d'édition du Sud-Ouest (SAPESO),
société anonyme à conseil d'administration au capital de 268 400 €.
Siège social : 23 quai des Queyries, 33094 Bordeaux Cedex. Tél. 05 35 31 31 31.

Président directeur général : Olivier Gerolami.
Directeur général délégué, directeur de la publication : Patrick Venries.

Réalisation : Agence de développement avec le centre de documentation
du journal Sud Ouest.

Numéro de commission paritaire : CPPAP 0612K. Dépôt légal : à parution.

Textes et photos par la rédaction du journal Sud Ouest.